This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2593

LETTRES

INÉDITES

DE L'ABBÉ DE CHAULIEU.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

LETTRES INÉDITES

DE L'ABBÉ

DE CHAULIEU,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR M. LE MARQUIS DE BERENGER.

PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

COMON, ÉDITEUR,

QUAI MALAQUAIS, 15, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1850

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 JUL 1970
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Guillaume Amfrye de Chaulieu, prieur de Saint-Georges, en l'île d'Oléron, seigneur de Fontenay, naquit dans cette terre en 1639. Il était fils de messire Jacques-Paul Amfrye de Chaulieu, maître des comptes, à Rouen, avec brevet de conseiller d'Etat. Originaire d'Angleterre, la famille de Chaulieu avait passé en basse Normandie. Elle y a possédé des terres considérables; entre autres, celle de Saint-

Martin de Talvandre, où l'on a pu encore voir des tombeaux, qui attestaient une noblesse de race que l'auteur de mémoires justement célèbres n'a point voulu reconnaître[1].

Le père de l'abbé de Chaulieu avait été employé par Anne d'Autriche et Mazarin à l'échange de la principauté de Sedan. La famille a conservé des lettres originales de la reine-mère et du cardinal sur cette négociation, dont le succès lia MM. de Chaulieu à la maison de Bouillon.

Guillaume de Chaulieu fut envoyé à Paris dès son enfance. On le mit ensuite au collége de Navarre : c'est là qu'il rechercha l'amitié de deux jeunes condisciples avec lesquels il fit, plus tard, son entrée dans le monde. Jamais, depuis cette époque, aucune circonstance ne vint démentir son attachement pour le duc de La Rochefoucauld et l'abbé de Marsillac. Chaulieu se trouva donc immédiate-

[1] Saint-Simon.

ment introduit dans la meilleure compagnie. « Chose bien avantageuse et même absolu» ment nécessaire aux gens de lettres, qui ne » doivent jamais écrire que pour elle, et dont » les écrits ne sauraient plaire, s'ils ne se res» sentaient point de sa fréquentation[1]. »

Le duc de Bouillon faisait alors travailler aux plans des jardins et du parc de Navarre. Il eut besoin, pour sa convenance, d'un fief et d'une maison de MM. de Chaulieu. Guillaume de Chaulieu se montra, en cette circonstance, conciliateur facile et désintéressé. La délicatesse de ses procédés et de ses manières fut appréciée avec bienveillance, et lui valut le plus flatteur accueil dans une maison où, comme il le dit lui-même, « les grâces habi» taient sous la figure de madame de Bouil» lon. » Il rencontra, dans cette société noble et distinguée, où l'élégance le disputait à l'es-

[1] Œuvres de Chaulieu (édition publiée à Amsterdam en 1760).

prit, M. le Duc, le prince de Conti, et toutes les célébrités du temps. C'est dans ce salon qu'il fut remarqué par MM. de Vendôme, dont il a partagé depuis la capricieuse destinée.

Disciple de Chapelle, l'abbé de Chaulieu commença vers cette époque à laisser paraître son goût pour la poésie, qui, par la suite, vint s'ajouter à sa réputation de spirituelle gaieté. Le premier ouvrage qui révéla son talent est le fameux rondeau sur la traduction des Métamorphoses d'Ovide, par Benserade.

Le marquis d'Arquien, capitaine des Cent Suisses de *Monsieur*, frère de Louis XIV, avait marié sa fille aînée à Jean Sobieski. Elle devint reine de Pologne; sa sœur épousa le marquis de Béthune, que la cour de Versailles envoya comme ambassadeur auprès du roi, son beau-frère, et qui rentra en France sans le titre de duc, qu'il avait fait solliciter par son auguste parent. L'abbé de Chaulieu accompagna dans sa mission le marquis, son ami. On ne donna d'autre motif à son départ que celui

de rechercher les distractions et les plaisirs. Sa correspondance (inédite) avec madame de Chaulieu, sa belle-sœur, prouve que l'ambition n'était pas étrangère à ce voyage. Mais les rêves et les projets d'avenir conçus en quittant la France, et fortifiés en Pologne par la faveur particulière du souverain, ne se réalisèrent pas. L'abbé revint à peu près comme il était parti. Il rapporta de Pologne des récits intéressants, sa belle humeur, les souvenirs d'une royale hospitalité ; mais sa fortune se ressentit des dépenses de la route, sans qu'aucune position officielle vînt établir, pour lui, un dédommagement.

De retour en France, il charma, par ses vers et sa conversation, la société brillante des princes et des grandes dames. Devenu l'ami intime de MM. de Vendôme, il fut un des hôtes voluptueux du château d'Anet, et s'assit à la table recherchée de M. le grand prieur, dans cette joyeuse résidence du Temple, d'où l'étiquette était bannie pour faire place à des

manières plus faciles et à un langage dépourvu de contrainte et d'apprêt.

Les finances de la maison de Vendôme devaient souffrir du désordre et de la légèreté d'une telle existence. Lorsque le jeu et les folles dépenses commencèrent à entamer sérieusement une fortune déjà très-compromise, la faveur des princes désigna l'abbé de Chaulieu pour les fonctions d'intendant et lui confia le soin de tenter le rétablissement d'une administration délabrée ; « ce fut au son de sa » lyre à charmer les créanciers[1]. »

Le duc de Vendôme alla prendre possession du gouvernement de Provence en 1680. L'abbé de Chaulieu fut du voyage et lui tint fidèle compagnie pendant son séjour forcé à la Charité-sur-Loire. C'est de là qu'est datée la réponse du poëte à l'épître que le duc de Nevers avait adressée à M. de Vendôme.

Le cardinal de Retz avait eu la force de se

[1] Lemontey.

vouer à la retraite pour acquitter quatre millions de dettes et assurer des pensions à ses amis malheureux. Madame de Sévigné dit de lui : « Il n'a reçu cet exemple de personne, » et personne ne le suivra. » Le duc de Vendôme ne s'efforça point de démentir cette assertion; la vie des princes était loin de s'attrister, et leurs affaires pécuniaires ne tendaient pas à s'améliorer. Les habitudes demeuraient les mêmes, et le désordre aussi. On souriait au plaisir en défiant la ruine. Bercé par l'insouciance ou enivré par ses succès dans le monde, l'intendant rimait et chantait. Enfin la pénurie devint telle que la cour en retentit et que le roi s'en émut. Chaulieu reçut de M. de Vendôme une pension de 6,000 livres, et on lui donna pour successeur Crozat l'aîné, beau-père du comte d'Evreux.

Saint-Simon prétend que le grand prieur et Chaulieu s'entendaient pour voler le duc de Vendôme. Rien n'est venu confirmer cette accusation du noble duc, qui n'a pas toujours

fait preuve d'une impartialité très-sincère. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce changement dans l'existence de l'abbé n'entraîna pas pour lui la défense de reparaître à la cour. Ses relations avec le grand prieur n'en devinrent que plus intimes, et il continua d'attirer au Temple les sommités littéraires et artistiques d'une époque où la société n'était pas dédaignée et où les grâces de l'esprit et le charme de la conversation ne dépouillaient nullement la France de son rang suprême et de sa légitime influence. Le Temple devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'aimable à la cour et de distingué dans la république des lettres, la seule capable de prendre sérieusement racine dans ce pays de révolutions. « M. Rousseau [1], que MM. de Chaulieu et La-
» fare avaient admis dans leur plus intime so-
» ciété, en faisait tour à tour et en partageait
» les délices. Combien de fois a-t-il chanté ces

[1] Jean-Baptiste.

» délicieux soupers du Temple, où l'esprit n'é-
» tait que sentiment; la plaisanterie, gaieté;
» l'érudition, amusement; et la critique, in-
» structiou badine; où jamais il ne fut question
» ni de ces dissertations pédantesques, ni de
» ces propos affectés, de ces locutions nou-
» velles qui font honte au sens commun et qui
» sont devenues cependant le langage presque
» universel[1]!»

Chaulieu adressa une épître à la duchesse de Mazarin. Saint-Evremond lui écrivit une réponse en vers et ajoutait : « C'est à madame
» Mazarin à finir ma lettre, quand je vous au-
» rai dit qu'il ne manque rien ici que madame
» de Bouillon et vous, monsieur, que je vou-
» drais bien voir avec du vin de Champagne
» avant que de mourir. » Madame de Mazarin, en effet, traça au bas de cette lettre l'apostille suivante : « Je ne fais point de vers, mais je
» m'y connais assez pour pouvoir dire sûre-

[1] Préface des OEuvres de Chaulieu (édition de 1760).

» ment, monsieur, que les vôtres sont les plus » agréables qu'on puisse voir. Au reste, on me » compare à Sapho mal à propos : je ne suis » point née à Lesbos, je ne veux point mourir » en Sicile [1]. »

Le duc de Vendôme voulut faire entrer l'abbé de Chaulieu à l'Académie française. L'élection était sur le point de réussir lorsque le traducteur Toureil la combattit et parvint à faire nommer le premier président de Lamoignon. Celui-ci, qui n'avait aucunement recherché un succès de ce genre, ne résista pas au mécontentement du duc de Vendôme et déclina l'honneur que l'illustre compagnie venait de lui faire. Après un tel refus, l'Académie décida qu'elle ne choisirait à l'avenir que parmi les candidats qui feraient des démarches personnelles. De là est venu l'usage des visites que font aujourd'hui les aspirants au fauteuil. L'abbé de Chaulieu hasarda de nouvelles pré-

[1] Mémoires de Saint-Evremond.

tentions. Louis XIV s'y opposa. Il invita Armand-Gaston de Rohan, son grand aumônier, à se présenter. Le corps littéraire écarta le poëte, et, par respect pour le désir du roi, s'empressa d'élire la *belle Éminence*, qui accepta par soumission.

Dans ses dernières années, l'abbé de Chaulieu a pu assister aux premiers et timides essais dramatiques de la fille d'un pauvre chapelier, qui devait, plus tard, jeter quelque éclat sur la scène française. Un petit nombre d'enfants jouaient la comédie, d'abord dans la maison d'un épicier de la rue Férou, puis dans la cour de l'hôtel de la présidente Lejay, rue Garancière. La police intervint et voulut mettre fin à ces inoffensives réunions. Le grand prieur, informé de ces mesquines tracasseries, donna un refuge à cette jeune troupe; il ouvrit les grilles du Temple à celle que la persécution distinguait déjà pour l'accompagner jusqu'à sa mort et lui refuser une tombe. Adrienne Lecouvreur laissa entrevoir dans

cet asile princier ses heureuses dispositions et le germe d'un talent qui devait faire un jour tant de bruit, et trouver sa modeste place dans la glorieuse vie de Maurice de Saxe.

Le poëte avançait en âge, et il lui fallut bien subir les douloureuses séparations, l'isolement et l'oubli. Le marquis de Lafare mourut le 22 mai 1712 à l'âge de 68 ans[1]. Il emporta les

[1] Lettre de Chaulieu à madame de Bouillon :

« Lafare n'est plus. J'ai vu mettre le comble aux amer-
» tumes de ma vie par la mort du plus tendre et du plus
» fidèle ami qui fut jamais. Le penchant, la conformité dans
» les façons de penser, la sympathie dans tous nos goûts
» et même dans nos défauts nous avait unis. Pendant qua-
» rante ans, la raison n'a cessé d'approuver et de cimenter
» une union qu'un penchant aveugle avait commencée.
» Rien de tout cela n'existe plus ; et je ne songerais pas à
» chercher même à le remplacer si je ne vous avais plus.
» Vous savez trop, madame, combien vous avez toujours
» été chère à mon cœur ; mais enfin, quelque médiocre que
» soit ce bien, mon pauvre ami l'a toujours partagé avec
» vous, et vous n'avez pas même dédaigné ce partage, et
» d'entrer en tiers dans une amitié qui, avec ses agréments,

amers regrets de celui qui, depuis quarante ans, avait partagé ses goûts et ses plaisirs.

» a trouvé de l'estime. Que cette mort vous rend précieuse
» pour moi! Elle réunit en vous seule au monde toutes mes
» affections et tout le bonheur de ma vie. Il n'est que vous
» seule qui puissiez me donner les consolations que je ne
» trouve point, ni dans ma philosophie, ni dans l'empres-
» sement que j'ai retrouvé dans tous mes amis en cette
» triste occasion.

» Qui me console excite ma colère;
» Et le repos est un bien que je crains.
» Mon deuil me plaît, et me doit toujours plaire;
» Il me tient lieu de celui que je plains.
». . . . . »

Cet extrait de la correspondance de l'abbé de Chaulieu avec la duchesse de Bouillon a été rapporté ici, parce qu'il sert à préciser et affirmer la date de la mort du marquis de Lafare, qui a donné lieu à plusieurs erreurs chronologiques. Voltaire fixe cette mort à l'année 1718 dans une note de son *Temple du Goût,* et à l'année 1713 dans son *Siècle de Louis XIV.* Le marquis de Lafare est mort à l'âge de soixante-huit ans, le 22 mai 1712; et madame la duchesse de Bouillon mourut l'année suivante (1713), ainsi que le prouve une épître adressée, en cette circonstance, par Chaulieu au chevalier de Bouillon.

L'année 1713 vit s'éteindre madame de Bouillon. Le grand prieur fut nommé, en 1717, mestre de camp, commandant le régiment de Hainaut qui reprit alors le nom de Vendôme. Il délaissa son vieil ami. Chaulieu était devenu aveugle, mais son naturel heureux dominait encore le triste sort et les infirmités. Il recevait de mademoiselle Delaunay (madame de Staal) des soins assidus auxquels le calcul et la dissimulation prêtaient toute l'apparence d'un tendre dévouement. En échange de ces attentions intéressées, l'abbé offrait sa table, son carrosse, ses cheveux blancs, sa goutte et ses serments d'aimer écrits par son petit laquais. « L'ingénieuse soubrette qui accepta » tout se tait sur les conditions; car elle a dit » qu'elle ne se montrerait qu'en buste à la » postérité [1]. »

La conspiration de Cellamare, dans laquelle mademoiselle Delaunay se trouva impliquée,

[1] Lemontey.

vint mettre fin à ce commerce équivoque entre un vieillard infirme et une « femme qui n'avait de beauté que dans l'esprit. » Lorsque madame de Staal sortit de la Bastille, elle revit Chaulieu. Il était mourant et ne la reconnut pas. « Et je remarquai, dit-elle, combien, dans cet » état, ce qui nous est inutile nous devient in- » différent[1]. »

Chaulieu rendit le dernier soupir en 1720, en exprimant publiquement, au lit de la mort, les sentiments sincères d'une confiance religieuse qui ne s'était jamais effacée de son cœur, et qu'il avait fait connaître longtemps auparavant[2].

On ne saurait, en effet, considérer comme un écrivain de profession ou un auteur dangereux celui que Voltaire nomma le premier des poëtes négligés. Il était, avant tout, un homme du monde; il versifiait pour son plai-

[1] Mémoires de madame de Staal.

[2] Première façon de penser sur la mort.

sir et celui de la société frivole de son temps. Plein de cœur et de dévouement, il disait, dans une de ses lettres : « Mon ami le plus malheu-» reux m'est toujours le plus cher[1]. »

Dans toutes les phases de sa vie si bizarre et si accidentée, l'abbé de Chaulieu revenait toujours avec plaisir sous le toit de famille de Fontenay en Vexin. C'est là qu'il devait être enterré. Un bénédictin de Saint-Denis fut chargé d'accompagner le corps pour le remettre entre les mains du curé ; mais le moine s'enivra en route et s'endormit profondément. On le laissa dans l'auberge, et le valet de chambre fut seul chargé du message. Il arriva vers minuit. Le curé, qui savait combien l'abbé était facétieux, crut que c'était une plaisanterie de sa façon. Il refusa d'ouvrir l'église pour lui rendre les derniers devoirs, et il envoya le cercueil au cimetière, bien persuadé que l'on

[1] Lettre de Chaulieu à madame de Bouillon. (Fontenay, 25 sept. 1712).

n'y trouverait qu'une bûche. Sa surprise fut extrême quand il y reconnut réellement le corps de l'abbé de Chaulieu revêtu de ses habits sacerdotaux. Le pauvre curé s'empressa de réparer sa faute, mais ce scandale avait fait du bruit dans la contrée. L'archevêque de Rouen manda le curé et le punit par deux mois de séminaire pour avoir manqué à un prêtre et à son seigneur.

RAYMOND DE BERENGER.

Janvier 1850.

LETTRES

INÉDITES

DE L'ABBÉ DE CHAULIEU.

2.

I

A MONSIEUR ET MADAME DE CHAULIEU.

A Bondy.

Vous ne sauriez tous deux marquer de sentiments de tendresse à personne qui y soit plus sensible que moi. Je ne consulte point là-dessus les sentiments que me doit donner la nature; ce sont ceux de mon penchant que je suis, et vous pouvez compter que tout ce que

j'ai vu dans cette dernière séparation ici, de tendre amitié, ne me sortira jamais du cœur. Conservez-moi l'amitié que vous me promettez et aussi tendre que vous le faites. Adieu, monsieur, adieu, ma belle dame, adieu cent mille fois! Je vous embrasse du meilleur de mon cœur; croyez-le, c'est de bonne foi. Adieu, encore un coup. Je vous écrirai ce soir de Château-Thierry, plus au long; adieu, nous partons. Le plaisir de se revoir après un peu d'absence doit consoler des rigueurs du départ. Ne vous consolez pourtant pas sitôt; j'en serais au désespoir: ma princesse, et vous, monsieur, aimez-moi toujours!!!

II

A MADAME DE CHAULIEU.

A Château-Thierry, le 6.

Je crois que monsieur le marquis de Béthune m'aura trouvé de bien mauvaise compagnie. Jusques ici, madame, je n'ai pas eu la force de lui dire un mot depuis Paris. Si je vous quittais souvent, on ne me trouverait bientôt plus guère d'esprit; mais je donnerais

volontiers ma réputation là-dessus pour celle d'avoir le cœur bien fait, et qui réponde aux honnêtetés que monsieur votre mari et vous m'avez marquées. Comptez là-dessus, ma princesse; il n'est ni temps, ni autre chose qui puisse me faire changer. Nous sommes arrivés ici à six heures quoi que nous ayons pu faire. Les chemins détestables et les postes incapables de fournir partout réglément huit chevaux nous empêchent bien de faire de plus grandes diligences. Je ne me trouve en aucune manière fatigué. Le voyage de Noyon m'avait un peu mis en haleine. La journée de demain sera mortelle. Je ne manquerai point d'avoir le plaisir de vous écrire de tous les lieux où je pourrai ; il est trop grand pour moi pour ne pas me le donner souvent. Je vous manderai des nouvelles de ma santé, puisque je suis assez heureux pour qu'elle vous soit précieuse. Quelle gloire pour moi que vous ayez de l'inquiétude pour cela ! Quel sensible plaisir ! Que ne puis-je l'avoir sans qu'il vous en coûtât des

peines! Adieu, ma belle princesse, je vous embrasse mille fois et du plus tendre de mon cœur. Adieu encore un coup. J'en fais autant à monsieur votre mari.

III

A MADAME DE CHAULIEU.

A Toul, le jeudi.

Nous sommes arrivés ici ce soir, ma princesse, après avoir passé sans escorte dix lieues de pays exposés aux partis de Luxembourg, et traversé cent bois fameux par les brigandages et les fréquentes irruptions des paysans sur le voyageur. Voilà le commencement de nos pré-

cautions ; mais, pour moi, il n'est plus de péril qui m'épouvante depuis que vous m'avez assuré que vous feriez des vœux pour mon heureux retour. N'allez pas, s'il vous plaît, dire que nous nous jetons dans ces téméraires entreprises. Les gens du roi devraient être plus sages. Nous avons trouvé ici M. de Rochefort, et le bon Coislin, et le gros Saldagne. Nous avons refait grande connaissance, bien soupé, et beaucoup mieux, sans vanité, que je n'eusse fait à Paris. Je ne vous dis rien davantage. Nous remarchons demain à notre heure accoutumée, c'est-à-dire une heure avant le jour. Tout ce que vous pouvez vous imaginer de fatigues et de peines n'approche pas de ce que nous essuyons. Courir sur des pointes de diamants, monter des montagnes inaccessibles aux chamois sont les moindres. Adieu, ma princesse; n'espérez point de lettres raisonnables de moi que je ne sois en repos : car, de bonne foi, nous nous mourons de misère et de fatigue. Il me suffit de vous marquer que je ne

vous oublierai jamais. Adieu, ma princesse, je vous embrasse de tout mon cœur. Faites mes compliments à l'abbé d'Estrades et à l'abbé de Marsillac. Dites-leur que nous sommes passé Nancy d'aujourd'hui.

IV

FRAGMENT DE LETTRE A MADAME DE CHAULIEU.

M.***[1] nous a reçu à la tête de la fleur de sa garnison. C'est un des plus honnêtes hommes du monde et un des premiers pour la symphonie militaire; c'était un régal de hé-

[1] Le nom est illisible.

ros qu'il donnait à M. le marquis. Pour moi, qui n'ai point l'âme si guerrière, il me gagna le cœur par cinq ou six corbeilles de rafraîchissements dont il nous régala. Enflés de tant d'honneurs et d'une si superbe réception, nous continuâmes notre route par le Rhin, sur lequel nous nous étions embarqués à Strasbourg. Le bonhomme avait entendu dire qu'à glorieux, glorieux et demi. Il s'enfla aussi de son côté et devint si insupportable que, ne pouvant plus vivre avec lui, nous le quittâmes pour prendre des chevaux qui, moitié pas et moitié trot, nous rendirent hier à Manheim. M. l'électeur a envoyé M. son grand-maréchal à Son Excellence avec un régal de tout ce que portent les côtes de Neckar de plus délicieux. Après cela, nous sommes montés dans un carrosse qui nous attendait, et un garde, pour nous mener à Heidelberg, où nous arrivâmes hier. Voilà, en peu de mots, l'histoire de notre voyage. Je réserve pour une autre lettre celle des cérémonies qu'on observera en notre au-

dience, et les manières dont nous serons traités. Si vous voulez régaler le marquis de Lassay et MM. de Vendôme, qui, je crois, pendant ce carême ici, vous tiennent bonne compagnie, vous leur lirez cette sorte de relation; mais ne leur donnez pas, car ils iraient dire partout que je fais des plaisanteries de mon voyage, et il m'arriverait ce qui est arrivé à Dangeau. Je vous prie de faire avec empressement mille compliments à madame de Bouillon; j'aurai l'honneur de lui écrire dès que j'aurai quelque chose de bon pour la réjouir, et à MM. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

TAYLOR INST. OXFORD

V

A MADAME DE CHAULIEU.

A Heidelberg, le 21 février.

Depuis que nous sommes partis, nous n'avons reçu aucune nouvelle de France; mais j'ai trop de preuves de votre amitié, ma belle dame, pour croire que ce soit un effet de négligence ou d'oubli.

J'espère en recevoir au premier ordinaire.

Si M. le marquis de Béthune en avait reçu, j'aurais de l'inquiétude et craindrais que quelque maladie ou quelque chose de fâcheux ne vous en ait empêchée. Ce sera une grande joie pour moi quand une fois notre commerce sera réglé, et qu'au moins, sûrement, je saurai ce que vous faites à Paris, deux fois la semaine. Pour nous, nous sommes ici assiégés de trois pieds de neige, qui nous fournit le plaisir des traîneaux; c'est un vrai plaisir à l'allemande. Un homme affourché sur deux bâtons peints de rouge et de vert se fait traîner tout le jour par son cheval bon ou méchant, suivant qu'il l'a reçu du Seigneur, par toutes les rues de la ville. Cependant c'est le régal de la cour; on caparaçonne un cheval de franges de cent couleurs et on le couvre de sonnettes; et avec ce beau carillon, les plus notables et la fleur des galants courent la campagne.

L'occupation de M. de Béthune est de m'empêcher de m'y être déjà embarqué. Puisque sur l'étang de Fontenay la rage du traîneau

m'avait fait y convertir une tête de cheval, jugez ce que je ferai dans un pays dont c'est le régal. Dût-il en enrager et m'appeler puéril, comme il fait, je m'affourche demain avec l'aurore. J'ai passé ces derniers jours ici à visiter les églises des calvinistes et des luthériens. Si monsieur l'abbé de Marsillac avait entendu une musique de Calicut, composée de trompettes marines et de vessies de cochons, sur lesquelles on chante des psaumes à toutes les heures que l'horloge sonne, il serait ravi et le serait encore bien mieux d'être au milieu de six sortes de vin de Neckar qu'il aime tant. J'espère en faire passer une petite pièce en France. Comme vous êtes un peu sur votre bouche, ce ne sera point un trop méchant régal. J'épuise mon imagination à trouver quelque chose pour vous porter. Le pays n'est pas fertile en galanteries. J'ai envoyé à Francfort chercher des agathes. Si j'en peux trouver de jolies pour vous faire quelque bijou, je vous les porterai. On m'a promis une garde

d'épée admirable pour M. de Bouillon ; je lui écrirai dès que j'aurai des nouvelles de Francfort. Je crois que M. de Lassay est marié présentement. Je vous prie, ma belle dame, de lui faire donner ma lettre en main propre ; elle est pleine de toutes les folies du monde sur ses noces et sur la famille. Demandez-lui-en une lecture à la première occasion. Si les choses ont continué dans les belles résolutions où je l'ai vu, vous êtes tous les jours avec sa femme. Je ne doute point que cela n'ait continué, car les sentiments d'estime qu'on a une fois pris pour vous durent toujours. Ce serait une chose qui serait agréable pour vous que ce commerce-là. Le voisinage, la commodité et la liberté qu'il m'a toujours assuré qu'il établirait dans son domestique vous y feraient trouver quelques agréments. Je vous prie de dire à M. le chevalier de Bouillon que j'ai parlé à M. Pétendorf, comme il m'avait chargé : c'est un fort honnête homme ; je suis le meilleur de ses amis ; c'est le principal ministre de M. l'é-

lecteur. Je voudrais bien être aussi bien auprès de ceux du roi; ma fortune serait bientôt faite. Je meurs d'impatience de recevoir de vos nouvelles et d'apprendre ce que vous faites pour votre charge. J'embrasse M. de Chaulieu de tout mon cœur; et à vous, belle dame, je suis, avec un grand respect et une fort tendre amitié, tout à fait dévoué. Si vous voyez M. de Mimure, je vous prie de lui faire des compliments de ma part.

VI

FRAGMENT DE LETTRE A MADAME DE CHAULIEU.

Vous ne sauriez vous faire une idée de la majesté et de la fierté des Polonais, dont ils sont redevables moitié à leur barbe, moitié à leurs grandes robes et à leurs sabres. Je n'ai jamais rien vu qui imprime tant de terreur. Auprès du plus petit, le grand Girard serait

un nain. Je vous assure que c'est un agréable spectacle que d'en voir cent avec des vestes de toutes sortes de couleurs, des écharpes de soie tressée où pend un sabre auprès duquel le mien, que l'abbé de Marsillac a tant vanté, serait un canivel. C'est la mode, en ce pays ici, d'avoir des gentilshommes polonais. J'en prends quatre en arrivant à Varsovie. On ne leur donne que quarante sols par semaine pour nourriture, entretien, gages et tout le reste. Je vois bien que ce serait folie de faire venir ici mes gens. Je vous en écrirai plus amplement quand j'aurai vu l'air du bureau à Varsovie. Cependant je suis ruiné ici. On ne trouve rien du tout en Pologne. Il me faut acheter un lit, matelas, couverture et tout ce qu'il faut pour camper partout. Chacun ici en a autant, et ni à la cour, ni autre part, il n'y a pas une seule maison meublée.

Au reste, nous avons amené avec nous un de messieurs Fromont, et il y en a un autre établi ici. Ce sont les plus riches négociants

de tout le Nord, et ceux par les mains de qui toutes les grosses affaires du roi ont passé pour faire remettre tout l'argent. Ce sont de très-honnêtes gens. Et par-dessus cela, c'est eux qui m'ont promis de faire tenir toutes mes lettres et de les recevoir, qui est ici une affaire importante, et qui m'ont fait mille honnêtetés, et dont, à toute heure, je peux avoir besoin. Tout cela posé, comme je suis ravi de les obliger, je vous prie très-humblement d'employer tout votre esprit et votre adresse pour avoir beaucoup d'airs de musique notés, des plus jolis qui se soient faits, comme par exemple ceux de nos opéras. M. de Vendôme, le marquis de Marcilly et d'autres amis de Baptiste [1] vous y pourront servir, et tous les

[1] Le musicien dont il s'agit ne peut être que *Lully*. Jean-Baptiste de Lully était familièrement appelé *Baptiste* à la cour. Lully est mort en 1687. — Il y eut, dans les dernières années du règne de Louis XIV, un nommé Baptiste Anet qu'on appelait aussi *Baptiste*. C'est le premier violoniste français qui ait eu quelque célébrité. Il était élève de Co-

amis que vous voyez journellement vous en feront un bon choix. . . . . .

. . . . . .

relli. Il ne vint à Paris que vers l'année 1700, et alla plus tard diriger la musique du roi de Pologne. La lettre de Chaulieu doit être de l'an 1674. C'est donc, sans aucun doute, de Jean-Baptiste Lully qu'il est ici question.

VII

A MONSIEUR DE CHAULIEU.

De Varsovie, le 24 d'août.

Je ne vous écris point régulièrement, mon cher frère, et parce que les lettres que j'écris à madame de Chaulieu sont autant pour vous que pour elle, et parce que je ne crois pas que ces petits soins puissent rien ajouter à la tendresse et à l'amitié que j'ai pour vous qui est au-dessus de tout cela.

Enfin nous partons dans trois jours pour l'armée. C'est dommage que ce ne soit un de nos petits messieurs qui fût en état de faire son apprentissage sous le grand Sobieski et cette campagne à ma place. Ils ne sauraient guère avoir de meilleur maître. Sa réputation est si grande et la terreur de son nom si universelle, qu'il n'a pas un de ses voisins qui ne veuille la paix avec lui.

Il donna audience à l'envoyé des Tartares lundi ; il vint l'assurer de l'amitié du kan, son maître, et de l'envie qu'il a de ménager une bonne paix entre le Turc et lui. Je vous garde une copie de la lettre qu'il a apportée, pour vous régaler quelques jours d'une pièce d'éloquence à la tartare. Il y a de plus grandes dispositions que jamais à la paix avec le Turc, principalement encore depuis deux jours que les nouvelles sont arrivées de Russie ; que les Moscovites, ayant appris que le grand visir s'avançait avec quarante mille janissaires et soixante mille Tartares détachés de l'armée du grand

seigneur, avaient passé le Boristhène pour s'y opposer et marcher à lui. Ce qui avait obligé le grand seigneur à marcher en personne avec toutes ses forces pour soutenir son grand visir. Ainsi par là la Pologne n'a rien à craindre de cette campagne et de cette redoutable puissance ; elle est de deux cent mille hommes et de trois cents pièces de canon. C'est avec cela que l'on prétendait nous régaler. Mais nous nous moquerons d'eux ; et cette campagne-ci finira par une paix avantageuse à la Pologne, et, je crois, fort agréable à la France. Adieu, mon cher frère ; c'est ce coup-ci que les petites barres de l'abbé de Marsillac ne seront pas inutiles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je vous écrirai de l'armée très-exactement. Adieu mille fois.

VIII

A MADAME DE CHAULIEU.

A S....., le 2 de mai 1675.

Je n'eus le temps que de vous écrire un mot en arrivant ici, pour vous marquer seulement qu'enfin nous étions rentrés en Pologne, couverts de gloire et de lauriers : plus mille fois qu'il n'en faudrait pour couronner un honnête ecclésiastique, qui n'est destiné naturel-

lement qu'à une branche de paisible olivier, ou, au plus, quelquefois à une couronne de myrthe. Entre nous autres, beaux esprits, on ne doit pas écrire sans quelque chose de relevé, et vous me donnâtes, par votre dernière lettre, qui n'a pas été, soit dit sans vous rien reprocher pourtant, du dernier ordinaire, d'un exemple de Narcisse, dont je ne suis pas résolu de demeurer en arrière; et je ne vous en quitterais pas, ma belle dame, pour trois fables. Tout ce qui m'en fâche, c'est que je ne saurais me venger de vous sans en payer les pots cassés, qui veut dire ici sans en payer le port, et de mes traits de métamorphoses d'Ovide, à maître Jean Fromont, banquier à Dantzick.

Nous avons trouvé ici la reine fort bien revenue de ses dernières maladies, et d'une magnificence d'habits que rien ne peut égaler. Il n'y a rien de plus opposé à l'état où nous sommes revenus d'Ukraine, depuis M. de Béthune jusques au dernier de nous. Nos habits

ne vont pas à couvrir la nudité humaine. Il a fallu rester huit jours avec toutes les dames de la cour en ce déplorable état, parce que nos hardes sont dans le garde-meuble de la reine à Léopold. Elle y a envoyé aujourd'hui un huissier de sa chambre pour nous tirer de nos guenillons, et parce que M. de Béthune scandalisait souvent, par l'usure de ses habits, toutes les filles d'honneur. J'ai trouvé la cour comme je l'avais laissée, hormis que Villars et Federbe sont ennemis mortels depuis mon départ, à cause des intérêts de l'amie des oreilles de satire. J'ai eu deux ou trois conférences avec Federbe sur mon affaire. Elle est toujours fort de mes amies et dans mes intérêts, mais la reine me paraît aheurtée sur l'affaire de l'homme noir. Ce que vous m'avez mandé de cette grande intelligence qui s'est renouée est l'effet d'un caprice et d'inégalités dont je suis présentement trop persuadé. Vous avez raison de me dire que la bonne foi est bien rare présentement. Aussi ne la vois-je point sans l'a-

dorer, et ceux qui ont ce précieux don du ciel. Jugez, fortement persuadé, comme je suis, qu'il n'est personne au monde qui ait l'âme faite comme vous, quels sentiments je conserve là-dessus. M. le marquis de Béthune m'a dit aujourd'hui qu'il avait parlé à la reine et lui avait fortement remontré combien la chose était contraire à ses intérêts particuliers, de laisser en France un homme qui lui ferait déshonneur; mais il m'a en même temps dit qu'il avait trouvé la reine opiniâtrée là-dessus, et qu'il n'avait pas voulu la choquer. Je ne doute pas du dernier. Tout le monde va à son intérêt, sans songer à ceux des autres; et les services et les bienfaits ne sont, ma belle dame, que de fort méchants titres pour obliger les gens à faire quelque chose qui choque, de fort loin seulement, le moindre de leurs desseins. Je voudrais bien avoir trois ans de moins et avoir été aussi instruit que je le suis présentement des choses du monde. Je vois bien que je n'avais vécu jusque-là que dans l'état

d'innocence, et j'avais cru à tout le monde le cœur fait comme moi; je me suis bien trompé, mais je ne saurais me repentir de l'avoir été pour n'avoir jugé de l'âme des hommes que par ce que je sentais. Voilà une affaire manquée; c'est la troisième depuis six mois. Il n'importe! la fortune et mes amis feront mieux quand il leur plaira. Je deviens de jour en jour philosophe, et pourvu que j'aie le plaisir de vous retrouver et de vous décharger mon cœur, je ne compte pour rien tout le reste. Je ne saurais pas vous dissimuler qu'il est gros de beaucoup de choses qu'il ne servirait rien d'écrire et que je ne veux pas confier à du papier.

Madame de Béthune a mandé déjà mille fois, et mande encore à monsieur son mari, que l'on vient de lui dire qu'ils se repentiraient de l'amitié qu'ils avaient pour moi. Je ne sais qui l'a dit, ni qui le pense; mais mon procédé sur tout a toujours été si net, si éloigné de toutes sortes de détours, et tant d'un

honnête homme, que tout cela m'est indifférent. Vous voyez que je ne prends pas seulement la précaution de vous chiffrer ma lettre; je ne me soucie point du tout qu'elle tombe entre les mains de qui que ce puisse être. Au moins, si je n'ai rien profité à mon voyage, me trouverez-vous revenu avec une bonne opinion de moi et une fierté qui vous paraîtra extraordinaire pour un homme dont les affaires ne sont pas en meilleur état que les miennes. Pour les honnêtetés, j'en reçois ici encore tous les jours, du roi et de la reine, mille. J'ai joué, tout déchiré que je suis, deux ou trois fois avec eux depuis notre retour. Mais ce sont des honneurs qui, comme ils ont l'éclat du verre, ils en ont la fragilité.

Je suis bien aise de savoir que vous soyez présentement en possession de notre maison, et qu'elle vous ait plu; avouez au moins, ma belle dame, qu'elle est de mon choix et que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons le goût bon. Je suis sûr que vous trouverez de

grandes douceurs à loger seuls, et que cela même vous attirera encore meilleure compagnie. A ce que vous me mandez, elle commence à y être assez bonne. Mais d'où, grand Dieu! y vient souper monsieur de Varangeville? Monseigneur le duc de Vendôme l'aurait-il agrégé comme un joueur d'oie? Si le voyage de la cour se diffère et que la paix se fasse, nous passerons, s'il plaît au ciel, un automne à Fontenay, au milieu des plaisirs et de la fleur de toute la cour, qui sera suivi d'un hiver, où je me propose bien à me dédommager des frimas d'Ukraine et de la méchante compagnie des Tartares et des Cosaques que j'ai hantée pendant six mois.

Quoique vous me mandiez que les affaires de madame la duchesse aillent de mieux en mieux, je ne saurais être tranquille là-dessus, et je meurs de peur qu'elle ne reste plus longtemps dans son couvent, par la malice de ses ennemis. Songez toujours à ne pas laisser accoutumer M. de B. à se passer d'elle; il

écrivait, l'ordinaire dernier, à M. de Béthune qu'il aurait bien souhaité, pour mille raisons, qu'il eût été à Paris, et qu'il ne peut pas lui en dire davantage par lettre. Cela nous a persuadés qu'il pourrait utilement servir notre duchesse, quand nous serons en France, et cela m'a donné beaucoup de joie. N'aurai-je pas la permission de l'aller voir avec vous quand je serai arrivé? Vous pouvez, comme il n'y a rien dans la lettre que je vous ai envoyée il y a un mois, pour elle, lui faire tenir, et garder l'autre qui pourrait être de conséquence. Vous ne m'avez point mandé si vous aviez reçu une lettre de moi pour Tambonneau.

IX

A MADAME DE CHAULIEU.

A Cracovie, la veille de Saint-Jean 1675.

Enfin, ma belle dame, nous avons quitté la cour, et nous sommes déjà avancés de cinquante lieues de Pologne pour vous rejoindre. Si les peines que l'on a eues à nous laisser partir et les larmes que l'on a répandues au moment de la séparation sont des marques de quelque

mérite et de quelque considération, jamais gens n'en ont tant eu, en quelque abondance qu'elles aient coulé; elles ne m'ont point attendri, et je ne les ai regardées que comme le signal d'un départ qui fait tout mon plaisir en me rapprochant tous les jours de vous, de qui les bontés et les honnêtetés m'engagent de moment en moment à une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie.

Je dois donc commencer par répondre à une lettre que je reçus de vous en partant de Jaworow, où vous me mandez que les affaires de madame la duchesse vont mieux de jour en jour, et qu'elle se raccommode avec M. de Turenne et M. le cardinal. Là-dessus, je dois vous dire que rien au monde ne pouvait me faire tant de plaisir que cette nouvelle-là; que rien n'est si conforme à ses intérêts, et qu'elle ne peut jamais bien rétablir l'atteinte que tous ces bruits et cette dernière retraite pouvaient donner à sa conduite et à sa réputation, que par ce moyen-là. Pour les vôtres, qui sont pré-

sentement attachés aux siens inséparablement, je vous avoue qne j'avais tremblé jusques à cette heure présente, et je craignais toujours que la même médisance et la même mauvaise volonté qui lui a fait cette cruelle affaire ne vous enveloppât tôt ou tard dedans. Mais toutes mes appréhensions sont dissipées présentement; nos ennemis ne tireront de ceci que de la honte et de la confusion; et M. de Bouillon, revenu une fois pour sa femme, sera incapable, tout le reste de sa vie, d'écouter rien de ce que toutes ces âmes noires de sa maison lui voudront suggérer. Vous me mandez qu'il devait l'aller voir en relais, et vous aussi, avec madame la comtesse. C'est à votre adresse à lui tourner, tout l'été que vous serez avec elle, l'esprit de manière qu'elle marque beaucoup de complaisance à M. de Bouillon, et qu'elle profite des premières chaleurs du raccommodement pour perdre absolument le Gascon avec qui elle ne peut jamais trouver de sûreté. Ne perdez aucun moment pour cela.

C'est d'où dépend tout le repos et le plaisir de sa vie et de la vôtre aussi, parce que l'amitié qu'elle a pour vous, que toutes ses affaires ici augmenteront encore, en fera un des plus grands agréments. Vous avez la bonté de finir toutes ces bonnes nouvelles-là par une marque de votre amitié qui m'aurait surpris, si je n'en avais un million d'autres très-authentiques. Vous me mandez que vous profiterez de la conjoncture pour faire que madame la duchesse demande le prieuré de Gan à M. le cardinal pour moi. Je vous rends mille grâces de vos soins, et je peux vous assurer, avec toute la sincérité imaginable, que, puisqu'un an d'absence et huit cents lieues d'éloignement ne vous empêchent pas de songer à mes intérêts, votre personne et les vôtres me sont si chers, qu'il n'est rien au monde, de quelque nature qu'il puisse être, que je ne vous sacrifiasse; comptez là-dessus, ma belle dame, ce sont des sentiments gravés dans le fond de mon cœur, et que je sens tous les jours augmenter avec le plus grand plaisir

du monde. Vous verrez bien, quand j'aurai l'honneur de vous revoir, que les honneurs ne changent point les mœurs et que le favori d'un des plus glorieux rois du monde, comblé d'honneurs et de distinctions à son départ, compte moins tout cela qu'un peu d'estime de vous.

Je dois, pour satisfaire à ma vanité, vous rendre compte de la manière dont j'ai quitté la cour, afin que vous fassiez un peu de cas de moi en arrivant. A l'humeur dont j'ai l'honneur de vous connaître, vous me traiterez peut-être de fou et de forestier; mais sachez seulement que, pendant tous ces derniers jours, je reçus non-seulement du roi et de la reine mille marques de distinction et d'estime, mais encore de tout ce qu'il y avait à la cour de palatins, de sénateurs et de tout le reste d'officiers dont j'allai prendre congé. Le jour que nous partîmes, qui fut le vendredi, lendemaiu de la petite Fête-Dieu, après midi, nous fûmes au dîner du roi dans la chambre de la reine, qui avait pris médecine et était au lit. M. le marquis

dîna avec Leurs Majestés, et comme on fut levé de table, tout le monde sortit, et ils restèrent seuls pour prendre les résolutions dernières sur leurs affaires. On me dit de rester dans l'antichambre, et que le roi voulait me dire adieu. J'attendis avec madame Federbe que j'avais envie d'entretenir sur mes affaires, et on ne m'y laissa justement qu'autant qu'il m'en fallut pour les discuter avec elle. Le roi me fit appeler : je trouvai M. le marquis à côté de lui, qui commença le compliment pour moi en lui disant que je m'en retournais en France comblé des grâces et des bontés de Sa Majesté, que j'avais éprouvées pendant dix mois, dont je conserverais un souvenir éternel. Sur cela, le roi repartant qu'il était très-fâché de ne m'en avoir pas donné davantage, je me jetai à ses genoux et les embrassai. Alors, sans me donner le temps de rien dire, et me relevant avec la dernière honnêteté, il tira une bague qu'il portait à son doigt, me la donna et me dit en propres termes : « M. l'abbé, je suis au dés-

espoir de n'être pas présentement en état de vous donner de plus grandes marques de l'amitié et de l'estime particulière que j'ai pour vous, mais comptez qu'en tout ce qui dépendra de moi, vous en recevrez dans toutes sortes d'occasions. » Je vous avoue que tant d'honneur mêlé à tant de bonté et d'honnêteté m'étonna et me démonta. Je repartis très-respectueusement au roi en lui baisant la main : « Il n'était point besoin, Sire, de ces nouvelles marques des bontés de Votre Majesté, après avoir été, pendant huit mois, le témoin des grandes et illustres actions qu'elle a faites, et admirateur de ses vertus, pour m'attacher à elle jusques au point où je le suis. Aussi dois-je lui dire que, si la fortune m'a ôté le moyen de pouvoir lui marquer, par quelques services utiles et importants, combien je le suis, il me reste au moins tout le zèle et la passion qu'il faut pour sacrifier mille fois ma vie et tout ce que j'ai au monde pour Votre Majesté, et lui marquer la reconnaissance que j'ai pour ses

bontés, et mon profond respect pour sa personne. » Voilà, mot pour mot, ce que je répondis, et il me sembla que ce n'est pas trop mal parlé pour un homme qui n'a vu que des Cosaques et des Tartares depuis un an, gens peu curieux de pièces d'éloquence. Après cela, comme je m'approchai du lit de la reine, elle me dit : « Je ne saurais soutenir cet adieu-là, j'ai trop de peine et de douleur à voir partir le marquis. » Là-dessus, il sortit lui-même par une porte écartée de la chambre, sans dire adieu à la reine ; laquelle, en même temps, m'envoya sa dame d'honneur et Federbe me dire qu'elle était très-fâchée de n'avoir pu gagner sur elle de me dire adieu ; que je fusse persuadé que ce n'était qu'un effet de faiblesse et point de manque d'estime et de considération, et qu'elle me priait de compter sur cela et sur tous ses bons offices ; mais qu'elle me demandait en grâce de revenir avec M. le marquis de Béthune en Pologne. Je répondis à tout cela comme je devais, mais il faut vous dire de plus la con-

versation que j'eus avec Federbe. Je commençai par lui dire que, comptant sur son amitié autant que je faisais, je voulais m'expliquer une fois avec elle pour qu'elle pût rendre compte à la reine de ma conduite. Sur cela, je lui dis que M. de Pomponne et mes amis m'avaient conseillé de demander la résidence de Pologne, parce que cela me convenait tout à fait à cause de ma demeure de Paris, de mes habitudes à la cour et de la connaissance que j'avais des affaires de Pologne; que j'y étais arrivé dans la pensée de la demander, mais que j'avais trouvé la reine déterminée pour M. Letrens; de telle manière que, sachant combien elle affectionnait cela, j'avais remis à son choix et à sa volonté toutes mes prétentions; que je ne pouvais pas pourtant m'empêcher de lui dire deux choses là-dessus. La première, qu'assurément Sa Majesté n'avait pas fait réflexion qu'elle perdait ses affaires elle-même et risquait sa réputation en mettant les affaires de Pologne, dont il fallait soutenir

la gloire, entre les mains d'un homme sans qualité, sans amis et sans habitudes de la cour; que, pour moi, je m'étais résolu, en demandant l'emploi, d'y mettre mille pistoles du mien tous les ans; parce que je devais lui dire, sans finasser, que j'espérais de Leurs Majestés une récompense en bénéfices considérables; et de me mettre par là en état, en France, de venir à de plus grands emplois en me rendant capable, par le long usage des affaires. Et pour la seconde, que, si j'avais voulu directement m'adresser au roi, dans la bonne volonté où il était pour moi, et sur ce qu'il m'en avait fait dire par l'abbé Brunetti, je l'aurais emporté, malgré tout ce qui s'y serait opposé; mais qu'ayant respecté les ordres de la reine, de qui seule je voulais tenir tous les biens que je pouvais espérer de Pologne, je n'avais pas seulement voulu dire un mot désobligeant, en aucune rencontre, de M. Letrens, quand le roi m'avait envoyé demander qu'est-ce que c'était que cet homme-là. Après m'avoir écouté tran-

quillement, elle me dit que la reine, le soir de devant, lui avait dit qu'elle voyait avec le plus grand plaisir du monde l'estime toute particulière que le roi faisait de moi; qu'il lui en avait parlé longtemps et que je devais compter qu'ils me serviraient tous deux de tout ce qui serait en leur pouvoir, et qu'elle avait ordre de me le dire. Après, elle me dit que je devais compter que, si la reine se relâchait un peu, d'autre au monde n'aurait la résidence que moi, sur qui Leurs Majestés jetaient les yeux, comme un homme fort capable; cependant qu'elle m'assurait que jamais Letrens ne serait qu'agent; que le roi ne voulait point signer les provisions et que cela commençait à faire faire réflexion à la reine; cependant que Sa Majesté me conjurait de revenir en Pologne; qu'elle comptait sur mon attachement et sur ma fidélité, et qu'elle savait que je pouvais être utile à son service. Je ne compris pas d'abord le sens de ces paroles-là; mais, rappelant les connaissances que j'ai,

que je ne peux vous mander par lettre, sans perdre le moment, je lui répondis que, si le roi et la reine de Pologne me jugeaient capable de ménager, en quelque pays que ce fût, une chose importante à leur service, je savais mieux que personne du monde, quand j'avais reçu autant de marques de bonté que j'avais fait, sacrifier ma vie et mon bien; que je n'avais jamais eu peur d'aucun péril et que j'étais capable de hasarder tout pour eux, et de me rendre, sur le moindre de leurs ordres, en quelque endroit que ce fût. Je ne sais si vous entendrez bien le sens de ceci; je vous l'expliquerai plus au long dans un mois. J'ai été bien aise, dans l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, de vous rendre compte de tout ce que j'ai fait. Et puis vos sentiments sont pour moi une règle et une détermination entière. J'ai bien envie de les entendre sur tout ce que je vous mande là; je crois que vous approuverez ma conduite et que vous la trouverez assez délicate. Vous verrez au moins

que j'ai profité de vos avis, que je retrouvai bien en relisant vos lettres deux jours avant de partir.

Après cette longue discussion, on monta en carrosse, où nous fûmes suivis de toute la cour, sans vanité, quasi toute en larmes et disant publiquement que nous emportions tout le plaisir et tout l'agrément de la cour. Ce qui est très-vrai, c'est qu'on nous mande que le roi et la reine en ont été fort touchés. Nous avons été régalés, sur le chemin, en vingt endroits, et reçus partout au bruit du canon. Jamais je n'ai vu de fêtes pareilles; toutes les bêtes de l'air, de la terre et de la mer ont paru sur les tables. Il est vrai qu'elles paraissent en ce pays de si bonne compagnie, que l'on y demeure six heures avec elles : ce qui me tue, car il n'est moment de ces six heures qui ne soit stimulé par deux rasades de vin de Hongrie et d'Italie. Je m'en meurs; et pour M. le marquis, il en a la goutte depuis trois semaines à mourir. Pour couronner tout cela, M. le che-

TAYLOR INST. OXFORD

valier Lubomirski, fils de ce fameux Lubomirski, révolté contre le roi Casimir qui voulait faire M. le Prince roi, donna un cheval arabe à M. le marquis, de mille écus, et à moi un cheval tartare. Encore cela vaut-il bien s'enivrer. Je vous assure que je le suis depuis huit jours. Mais enfin, voilà tout fini, et nous partons après-demain de Cracovie.

Nous sommes logés ici dans la maison du stolnick de la couronne, la plus superbe et la mieux meublée qui se puisse voir. Il n'y a point de chambre où il n'y ait des cuvettes d'argent à noyer un homme, sans hyperbole, et des vases de fleurs de vermeil doré, plus grands qu'un homme, et cela sans exagération, et le diable est qu'on y soupe aussi six heures comme chez les autres.

Notre chemin sera par Prague et la Bohême. Nous comptons d'être à Munich dans trois semaines, et de là autant à aller à Paris; c'est pour arriver à la Saint-Laurent. Je vous enverrai Fresnaye en poste quand j'en appro-

cherai, car je ne saurais pas souffrir que vous ne fissiez pas quinze lieues pour venir voir l'homme du monde qui est assurément le plus à vous et qui vous honore le plus.

J'oublie à vous dire que le grand trésorier a dit à M. le marquis que la République jetait les yeux sur moi pour être son ministre en France, et qu'il ne souffrirait point qu'on y mît un coquin comme était ce Letrens dont on parlait. Et là-dessus, M. le marquis lui dit qu'à la vérité j'en serais fort capable, mais comme j'étais glorieux et homme de dépense, je soutiendrais l'emploi hautement et avec beaucoup d'argent; qu'ainsi il devait songer que la République devrait m'assister de quelques pensions. Il lui dit que cela s'entendait bien; et comme c'est lui qui est maître de ces choses, si je suis résident, j'aurai assurément des appointements, et cela me fera rouler quelque temps. Voilà l'état de mes affaires; je n'ai rien oublié; j'ai fait de mon mieux : Dieu et la fortune feront le reste. Adieu, ma belle

princesse, adieu. Elle aura été faite pour moi si elle me conserve un peu de place dans votre estime, dans votre amitié. Quand arrivera l'heureux moment que je vous pourrai dire tout cela de bouche et vous professer très-sincèrement que je suis mille fois plus à vous qu'à moi-même?

J'oubliais de vous dire que la bague que le roi m'a donnée est celle de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, tirée du trésor et composée de diamants brillants mis en œuvre à l'ancienne mode, mais si parfaitement, que c'est la plus belle chose du monde; elle vaut peut-être quatre-vingts ou cent pistoles.

Je vous prie de faire mille amitiés à mon frère et d'assurer madame la duchesse de Bouillon de mille respects. Je ne lui écris point, ne voulant rien hasarder de si loin. J'ai écrit deux ou trois fois à M. de Bouillon, à l'armée, depuis un mois; afin, si l'occasion de Gan se présente, que je le trouve bien disposé. Et d'ailleurs, j'ai prié M. de Mar-

seille d'écrire au cardinal, son ami, quelque bien de moi. Il le fera, car lui-même est fort mon ami.

Il s'est passé deux ordinaires sans que nous ayons écrit, parce que nous étions en chemin. Vous devez croire qu'il fallait de grands empêchements pour cela.

Il faut vous dire encore que le roi, en partant, m'a ordonné de lui écrire tous les ordinaires et lui envoyer tout ce qui se fera de curieux. Ainsi, j'entrerai dans une espèce de fonction, entretiendrai commerce et ferai souvenir de moi.

Pour des nouvelles de ce pays-ci, il arriva des députés des Tartares, deux jours avant que nous partissions, pour faire des propositions de paix. Le roi a envoyé trois commissaires au kan pour la traiter. Le grand-duc de Moscovie envoie cent mille hommes au secours des Polonais. Cela les rendra plus fiers sur la négociation.

X

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le jeudi 22.

Je ne vous ai point écrit, ma belle dame, depuis dimanche. Aurais-je jamais cru n'avoir point mardi au soir le plaisir de vous voir! Vous m'en aviez tant flatté et promis si solennellement que j'aurais fait scrupule d'en douter. J'eus hier le plus grand et le plus court

plaisir de ma vie; je vis de loin mon laquais dans la rue et y courus, persuadé que vous étiez arrivée. Vous m'en tiendrez tel compte qu'il vous plaira, mais le cœur m'en battit. Les grandes joies de ce monde sont courtes. Le museteur me tendit froidement une lettre, et toute mon impatience ne fut payée que d'une embrassade de sa part; elle fut tendre, à la vérité, et un peu vineuse, mais, ciel! quelle embrassade, quand on compte sur d'autres! Il eut le déplaisir de voir ses transports reçus un peu froidement, et je pensai le renvoyer à Fontenay sans avoir la force de lui dire un mot. De bonne foi, madame la duchesse croit-elle que je lui pardonne ce qu'elle m'a fait? N'est-ce point assez qu'elle vous ait possédée tranquillement depuis six mois, tous les jours, sans vous en vouloir donner deux pour venir jusques à Paris? Toutes ses affaires étaient faites, et je ne saurais pas m'empêcher de vous dire que, si vous étiez revenue à Paris et que j'eusse été mardi à Fontenay, je serais

assurément revenu à Paris. Mais, belle princesse, il faut avoir de la déférence pour tout ce que vous voulez, et quand je vous verrai, je suis sûr que je vous trouverai encore raison. Mais, Seigneur, que faisait M. de Chaulieu, qui ne retournait point aux Andelys, et qui pouvait venir voir M. de Vendôme et moi un moment? Je soupai mardi au soir avec lui, monsieur le chevalier et Beaumont. Je vous assure qu'ils me reçurent tous avec une joie qui alla jusques au transport. M. de Vendôme se guérit, mais de trois semaines il ne peut monter à cheval. Je ne sais rien du voyage d'Anet[1]

[1] Le château d'Anet, bâti, par ordre du roi Henri II, en 1552, pour Diane de Poitiers, par Philibert Delorme, était alors habité par le duc de Vendôme. Cette belle résidence, si intéressante par ses souvenirs, et si remarquable par son architecture et l'élégance de son ornementation, appartient aujourd'hui à M. le comte Adolphe de Caraman, qui apporte à sa restauration un goût éclairé dont les amis de l'art en France doivent le féliciter.

que ce que vous m'en avez mandé; j'irai demain en savoir des nouvelles.

Je m'en serais allé aujourd'hui; mais, comme j'ai reçu un billet de M. de Béthune qui me mande qu'il a parlé fort longtemps au roi de moi, qui a marqué en être fort content, je m'en vais monter à cheval pour m'en aller le trouver à trois lieues d'ici, où il est depuis notre retour avec la femme qui s'en va de là à Bourbon. Je reviendrai ce soir. Gourville n'arrive que demain de Chantilly. Je le verrai samedi et lui rendrai compte, et, dût le ciel tomber, je m'en irai dimanche à Fontenay. Si vous ne m'aviez pas malheureusement et perfidement trompé en me disant que vous viendriez, j'aurais été dimanche, en arrivant, droit à Fontenay, et serais revenu ici, six jours après vous avoir vue, pour faire mes affaires.

M. de Bouillon arriva hier au soir de Versailles. Il est parti ce matin, dès cinq heures, pour aller tirer dans la plaine Saint-Denis. Il

revient à midi, et mon laquais est à sa porte pour me venir avertir, afin que je le voie. Je ne saurais vous exprimer la joie que j'ai de tout ce que vous me mandez des affaires de madame la duchesse.

Bien qu'elle m'ait fait le plus grand mal qu'elle me pouvait faire, le courroux des mortels ne tient point contre les divinités. Je vous conjure très-humblement de vouloir l'assurer, de ma part, de la continuation de mes très-profonds respects et d'un attachement inviolable et entier pour son adorable personne et pour tous ses intérêts. Pour vous, adieu, ingrate, adieu, inhumaine. Tout ingrate pourtant que vous êtes, vous n'avez personne au monde qui soit avec tant d'attachement et de tendresse à vous que moi.

XI

A MADAME DE CHAULIEU.

A Joigny, le 4 septembre.

Joigny est un port fameux, madame, par l'abord de tous les coches d'eau et le débarquement de toutes les personnes de joie que la terreur du bretteur ou la poursuite du commissaire a chassées de Paris, pour s'aller répandre à Lyon et dans le reste de la Provence

et de la Bourgogne. J'ai cru devoir cette remarque au lieu d'où je vous écris, qui courait grand risque de n'avoir pas l'honneur d'être connu de vous. Nous y avons rencontré M. Destraca, et à la manière du marquis, qui convoque, comme le père de famille de l'Evangile, tout ce qui passe par les grands chemins, à son banquet, nous avons bu à l'allemande avec lui et quelques autres des plus honnêtes personnes que nous recueillîmes à la descente du Villeneuvier. Il ne tiendrait qu'à moi d'achever avec eux un voyage encore sur la rivière de Loire, vers Nevers, et des endroits de chasse enchantés, et assurément avec beaucoup d'agrément, dont le marquis n'en laisse pas manquer un à ses voyages; mais il faut regoûter de Fontenay, sans lequel je ne trouve point de salut. Il n'y a sorte de prière et de persécution que je n'aie à essuyer pour cela, et sans les pièces que j'ai trouvé dans ma pochette, quoique l'affaire en soit faite, je ne sais pas comment j'en serais sorti. Nous allons

dîner enfin à Maligny aujourd'hui, où tous les préparatifs de chasse et de pêche sont ordonnés. Que je vous souhaite, ma reine! Les moindres pêches y sont de vingt truites grosses comme des saumons. Assurément, si je peux trouver une voie, je vous en porterai un pâté. Nous irons chasser à Seignelay, chez M. Colbert, et, deux jours après, je repars, c'est-à-dire lundi, d'Auxerre, sans vanité par les coches d'eau; de peur des frais de poste. J'ai fait une partie avec le marquis, pour six semaines, à la Toussaint, délicieuse, et nous en avons fait mille charmantes pour cet hiver, avec vous. Si la cour revient et que la guerre ne se déclare point avec l'Espagnol, ils viendront à Fontenay dès qu'ils seront revenus. Je ne vous mande point le projet de notre voyage, car, si ma lettre allait quelque part et y être vue, je mettrais le désordre dans le ménage où il est absolument ignoré, et où je vois déjà la dame qui commence fort à s'opposer. Je ne crains plus tant de mourir de faim; et je vois,

sans chimère, un état agréable et utile qui me regarde, et fort prochainement. Je vous avoue que mon ambition, la seule partie, de bonne foi, ma reine, que j'ai sensible ici, commence à se satisfaire et me donne de grands plaisirs; ils seront entiers dès que j'aurai eu celui de vous communiquer tout ce qui me flatte là-dessus. Car puisque j'ose espérer que vous preniez part, un peu, à ma fortune et à ce qui me touche; elle ne me satisfera jamais sans votre approbation. Adieu, ma reine, un million de fois. Je suis à vous avec mille respects.

XII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Aix, le 25 d'octobre.

Enfin, nous voici à Aix, reçus déjà en parlement, et reçus avec applaudissement. M. de Vendôme a harangué très-bien et de bonne grâce; je ne pus l'entendre, parce qu'il fut reçu à huis-clos, n'étant pas jour d'audience, et n'étant pas la coutume de laisser entrer per-

sonne dans la chambre. Nous partons demain pour l'assemblée ; lundi s'en fera l'ouverture. C'est là où il haranguera tout de bon. J'y serai et je l'entendrai. Ainsi je pourrai moi-même vous mander des nouvelles de ce qu'il aura fait de bien ou de mal. Nous ne quitterons point l'assemblée, qu'après qu'elle sera finie. Ainsi nous ne ferons le tour de la province que vers le dix ou douze de novembre ; il durera bien quinze jours. Ce n'est que pour repartir d'ici, les premiers jours de décembre, quoi que nous puissions faire.

J'ai été charmé de la lettre que je viens de recevoir de vous ; en apprenant les scènes qui se passent entre M. le coadjuteur, le vieux Bontemps et le mylord. Quelque ridicule que la chose nous paraisse, à vous et à moi, qui connaissons le personnage, cela vous doit être très-sérieux. Bontemps est l'homme de France le mieux à la cour ; et c'est la créature et l'affidé de toute la maison de Colbert. Si vous pouvez le tenir à Fontenay, caressez-le bien, et

le comblez d'honneur ; parlez lui bien surtout de tous vos enfants qui sont dans le service. Ce sont les seules gens qui parlent familièrement au roi et qui peuvent lui dire des choses, et vous rendre des services dont tous les grands seigneurs ne sont pas capables.

Pour M. le coadjuteur, si vous le tenez ou que le mylord le revoie, n'en faites point à deux fois et lui demandez une prébende de Rouen pour votre fils. Dans les temps, s'il venait à vaquer des bénéfices du Bec, il nous les donnerait de même.

Voilà assez politiqué, cela vous ennuierait et moi aussi. Je suis tous les jours ici en fêtes, et des fêtes près duquel le repas du marquis de Béthune, à dix-huit potages, ne serait qu'un déjeuner. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que de deux mille poissons qui ont paru ce matin, tous d'une venue, sur une table, je n'en ai trouvé aucun de ma connaissance, qu'une moitié de thon frais que je ne saurais mieux vous représenter que si on avait scié le con-

trôleur en deux et qu'on le mît dans un bassin. M. de Vendôme et moi mangeâmes hier douze cents sardines. J'ai reçu des visites de toute la province : MM. de Grignan et le premier président, le coadjuteur d'Arles et l'intendant.

J'ai tous les jours trente personnes à mon lever. Messieurs de l'abbaye de Saint-Victor sont venus en corps me haranguer ce matin. Jugez si à l'heure qu'il est je suis amaigri. J'aurais besoin d'un coup d'espingue dans le ventre pour me désenfler. Si *Don Quichotte* est à Rouen, *Trivelin prince* est ici; ce sont là des farces que les gens de bon sens doivent bien mépriser ; mais il faut se laisser emporter au torrent, et puisque le monde n'est que comédie, il faut prendre la queue du lapin et l'épée de bois comme les autres.

M. de Vendôme a joué cet après-dîner à la paume ; toutes les dames le sont venues voir jouer, et entre autres la fameuse madame de Pontevès, avec qui j'ai joué au billard, et me

suis galamment laissé perdre; j'ai dit mon repos, ma liberté, mais en vérité je n'ai perdu ni l'un ni l'autre. Elle est, en vérité, assez jolie femme : elle est de belle taille, quoique grassette, fort brune et une grosse bouche. Elle entend bien ce qu'on veut lui dire, autant qu'il m'a paru à une belle réponse que je lui ai faite tantôt en jouant au billard. Elle m'a demandé si je n'étais point surpris de voir les boules de billards deux fois plus grosses qu'à Paris? Je lui ai dit que non, et que les billards étaient gros à proportion que les blouses étaient grandes; cela n'importait pas beaucoup.

Nous avons eu de la musique tous les jours chez M. de Grignan, où les dames se sont assemblées. Si nous avions tardé ici plus longtemps, je les aurais été voir; il y aurait eu moyen de faire connaissance. Le favori du gouverneur, en réputation d'un bel esprit et d'homme de cour, serait bientôt ici un dangereux rival. J'ai donné la pomme à la Pon-

tevès. Il y en a pourtant une autre divorcée, avec une grande bouche et quarante dents comme de l'ivoire, grande comme vous, qui disputerait bien le terrain à la Pontevès. Adieu, friponne, adieu ; écrivez-moi, je vous prie, car c'est un plaisir des plus sensibles que je puisse recevoir. Je n'oublierai rien de tout ce qui pourra vous faire plaisir, que je trouverai en Provence. Je vous embrasse de tout mon cœur, et la bonne, bonne!

XIII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le 10 d'octobre.

Je pars dans le moment pour m'en aller dîner avec le comte de Fiesque, à Puteaux, chez Lully, et de là, je m'en vais coucher à Versailles, où M. de Vendôme arrive ce soir de La Ferté-en-Laye, où il est allé passer deux jours avec Villiers et Saint-Victor. Je partirai

sans faute, avec Ruvigny, à la fin de la semaine, pour Fontenay. Nous vous enverrons demander un relais qui viendra coucher à Magny, où je ferai trouver les harnais de derrière et une selle de postillon que j'ai achetée. C'est là où je veux avoir la première étrenne de mes chevaux. Nous irons coucher à Saint-Martin, si M. le cardinal y est. Je ne crois pas que le chevalier de Beuvron vienne, car M. de Beuvron s'est donné un coup à la tête et reste à Beuvron sans venir à Tourneville.

J'ai revu la Dulot ici, qui est plus affreuse que jamais. Elle se veut précipiter dans la cabale des beaux-esprits; mais il y a de la chouette à son affaire qui veut se produire en plein jour. Elle m'a fort invité à un voyage de Rouen pour cet hiver; il n'est plus le temps, et je ne me porte pas assez bien pour elle, ni elle, je crois, pour moi.

Voilà une relation de l'état où l'on croit présentement les affaires d'Allemagne. Il n'y a aucune autre nouvelle ici que de petites

choses qui pourraient fort vous divertir, mais qu'il y aurait beaucoup d'imprudence à mettre dans une lettre, surtout dans le désordre présent des postes. Il y a huit jours que je n'ai reçu de lettres de vous; cela m'inquiéterait si j'étais plus éloigné de vous. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

XIV

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le 27 de novembre.

J'essuyai, en venant, le plus fâcheux temps du monde; je reçus des injures et fus vilipendé par des postillons; mon cheval tomba sur moi par deux instances. Malgré tout cela, j'arrivai à six heures au soir à Paris. J'ai trouvé le plafond de la chambre de M. le grand-prieur

fait, avec une fort jolie corniche et une cheminée faite dans son antichambre. Voilà ce qui regarde notre petite barbe de chèvre de maçon et l'état de notre maison.

J'ai dîné hier avec madame de Bouillon et M. le grand-prieur. Comme il change aussi souvent de goûts et de sentiments que de chemises, il est rentré tout de nouveau dans le grand jeu. Il n'y a plus moyen de le voir. Il commence à jouer à deux heures et joue encore à trois heures après minuit, ou chez madame la maréchale de La Ferté, ou chez madame de Sainte-Abrè, ou chez Monsieur, quand il est à Paris. Madame de B. est à peu près dans le même goût, et en perte de sept ou huit cents pistoles. Catillon est plus en vogue que jamais. Vous vous douterez bien, je crois, comme je trouve cela. J'en ai été fâché un moment et point du tout surpris. Dieu!... surtout, je ne m'en soucie plus! et chacun songera et fera ses affaires.

La B. a été ravie de me revoir. Elle m'a

fort demandé quand vous reveniez, et est entrée avec bonté et avec raison dans les embarras où vous avait jetée la mort de votre receveur. Elle sera ravie de vous revoir, et je l'ai trouvée toute réchauffée d'amitié. Nous y avons fait fort bonne chère. Elle a ce cuisinier qu'Henrion nous amena quand vous partîtes. Caderousse, Lafare, Lanjamet et le prince d'Harcourt y ont dîné. J'y ai repassé ce soir à dix heures pour souper, mais il n'y avait encore personne de revenu. M. de Bouillon est en Auvergne et ne reviendra de quinze jours.

Je m'en irai demain à Versailles voir M. de Vendôme. La plus grande nouvelle que je vous puisse mander sont les plaisirs de Versailles qui y sont en foule. Le roi, trois jours de la semaine, lundi, mercredi et vendredi, rend public son grand appartement; on y entre à six heures, et on y est jusques à dix. Il y a vingt tables de jeu de toutes sortes de manières, jusques au trou-madame. Le roi y

est toujours avec un air de familiarité qui charme tout le monde et qui va jusques à ne vouloir pas qu'on se lève quand il va et vient. M. de Vendôme joue au billard avec lui tous les jours. Tout le monde me rapporte qu'il est plus extraordinaire que jamais. Je n'ai pas de peine à le croire. On dit qu'il a gagné quelque chose ; il ne l'aura pas longtemps. Il doit aller vers Noël à Anet. Je vous le manderai plus positivement quand je l'aurai vu. Le roi lui a donné deux blocs de marbre pour achever son salon.

M. de Béthune est encore en Nivernais. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui. L'ambassadeur de Venise m'a dit qu'il lui mandait que sa femme était fort mal, et qu'il craignait fort qu'elle ne devînt hydropique, et que, de tout l'hiver, elle ne pourrait venir à Paris ; mais qu'il reviendrait vers le dix de décembre. Je serais bien aise qu'il revînt, afin de parler à M. le Boulu. J'en aurai le temps, car j'ai fait assigner M. le Boulu au grand conseil, et cela

va former un règlement de juges au conseil. Vous voyez bien que j'avais raison de m'instruire de la manière d'y procéder. J'aurai assez d'affaires pour cela, et j'espère, moyennant la grâce de Dieu, devenir le plus grand plaideur et le plus rusé chicaneur de tout le palais, puisque le destin le veut ainsi.

On m'apporta hier une lettre du chevalier, qui vous fera grand plaisir. Il faudra qu'il retourne chez le prieur de Cabrière au mois de mai, s'il est à Toulon, afin qu'il le guérisse tout à fait; car c'est là de quoi il s'agit. Par sa lettre, je vois que l'intendant de la marine est encore à Toulon; j'en saurai des nouvelles plus précises chez M. de Seignelay, à Versailles. M. de Larochefoucauld est allé passer deux jours à la Rocheguyon. M. l'abbé de Marsillac est à Versailles. M. d'Harcourt est allé exercer sa charge d'inspecteur; mais le diable est que c'est à Dunkerque et à Calais, et que cela ne regarde point Fontenay. On ne parle point du tout de guerre. Les fils de M. le comte

de Roye sont revenus. J'ai fait aujourd'hui bien des reproches au vidame de ne vous l'avoir point mandé. Adieu, ma bonne. Il me semble que voilà bien rendre compte de tout et bien exactement. Je vous prie de faire serrer mon beau fusil qui est resté dans ma chambre.

XV

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le jeudi.

Cela est bien honteux, ma princesse, d'abuser du respect que les gens ont pour vous, et parce qu'on n'oserait vous rendre brocard pour brocard, en accabler avec la dernière

injustice des gens qui, de bonne foi, ne les méritent point. Voilà une belle récompense de vous écrire tant que je peux, et, sans vanité, des lettres qui plairaient à d'autres. Que maudites soient les réflexions et quiconque les inventa! Elles ont toujours tout gâté, et gâteront toujours tout. Je suis si persécuté et des miennes et de celles des autres, que je choisirai toute ma vie de vivre à la Comir, et d'embrasser Camard quand je le trouverai bien blanc, sans m'informer s'il a de quoi plaire ou non, plutôt que d'en faire; encore si on les faisait avec raison! Les plaisirs de la campagne et l'abondance qui y règne vous ont inspiré une indifférence qui va jusques au mépris pour les pauvres personnes qui sont ici dans la pauvreté. Allez, madame, pour ne point manger de lapereaux à gogo chez soi, on ne laisse pas d'avoir du mérite. Alexandre honora Diogène dans son tonneau. Un petit trait d'histoire avec gens qui savent Quinte-Curce n'est pas hors de propos. Et moi, avec

ma langue de cochon qui me sustente tous les soirs, depuis huit jours, ne laisse pas d'être souhaité dans de bonnes maisons. Si on n'écrivait aux parasites que comme à son procureur, Bailli n'aurait jamais reçu de lettres dont le port n'eût été payé; il faut bien que je vous fasse honte; car, assurément, je n'ai reçu, depuis que vous êtes partie, que deux lettres, dont celle d'hier m'a, je vous l'avoue, fort impatienté. S'il ne faut, pour en obtenir quelques mots au premier ordinaire, que de faire bonne chère avec bonne compagnie, je me flatte au moins que vous réparerez demain le chagrin que vous m'avez fait. Car j'ai à vous avertir qu'hier madame de Bouillon m'envoya chercher pour dîner avec elle, et l'entretenir pendant qu'on la peindrait. Je mangeai des soles, des barbeaux et des cailletots. Vous me trouvez un honnête homme présentement, avouez-le. Le remords vous prend, en m'écrivant, de m'écrire une lettre qui m'ennuiera. Et pourquoi diable, moi, ai-je

de l'esprit pour une femme qui me méprise! Quand il faut écrire aux autres, je me mets l'imagination à la torture, et la tigresse ne produit rien, et toutes mal venues que soient mes lettres, je n'ai qu'à prendre une plume, elle me fournira d'ici à demain. Je me rassure pourtant, car hier, à mon dîner, je mangeai des cerises et des fraises. Des nouveautés méritent bien un peu de distinction. Je fis grande amitié à Lefèvre, c'est celui où nous allâmes. Il me promit que si j'avais quelqu'un à faire peindre, il m'en ferait bon marché. Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez ici; si vous avez, une fois en votre vie, à être peinte, il faut que ce soit par lui. Il fait un tableau de madame de Bouillon qui enchante. Il m'a promis de m'y faire, après midi, apporter madame Bossuet. J'irai avec elle dans un jour à Vincennes voir M. de Mazarin, et y fus hier six heures. Si cela dure, adieu la Castilone.

Vous me demandez des nouvelles! Voici

celles de M. de Bouillon, du 22. Le roi quitte la reine le 24, laquelle s'en va à Tournay. Lui s'en va camper à Deynse. Il donne audience à l'envoyé de Moscovie, à la tête de toute son armée. La reine en verra aussi, dans ce moment, faire la revue, et puis partira. M. de Turenne remonte vers le Haut-Palatinat, pour faire expliquer l'empereur. Beaunezé est détaché devant avec six mille chevaux. M. le Prince doit revenir joindre le roi, n'y ayant rien à entreprendre du côté d'Hollande qu'ils ont absolument inondée. M. le Comte est guéri, qui a été assez malade, et dont on a été ici fort en peine. Tout est dans le branle d'une grande expédition; on en sera éclairci dans huit jours. J'ai été chez la femme à votre manteau; il n'est point fait. Je vous le porterai, et des boutons. Je m'en irai dans quatre ou cinq jours; je ne saurais plus tenir ici. Je m'ennuie à la mort. Au nom de Dieu, écrivez-moi. Croyez, princesse, que du bon cœur et avec sincérité dont je me pique, et

avec raison, il n'est rien au monde que j'estime et que j'honore si parfaitement que vous. Adieu mille fois.

XVI

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, jeudi.

C'est commencer de bonne heure à troubler la tranquillité de votre solitude que de commencer dès le lendemain que vous êtes partie, à vous assassiner d'une lettre, dont je meurs de peur que la dépense du port ne passe le plaisir. Grâce, madame. Je ne saurais amuser

la mienne agréablement sans troubler la vôtre. Il faut vivre avec les vivants. Un peu d'indulgence. Je m'ennuie à la mort depuis que vous êtes partie. Il est fort naturel de courir au plus tôt et au plus prompt remède, et je n'en trouve, de bonne foi, de véritable que celui-là.

> Un auteur à genoux dans une humble préface
> Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce.
>
> . . . . . .

Voilà une leçon que Boileau m'a donnée, mais en profite-t-on? Et depuis ce temps-là, mille auteurs ne vous ont-ils pas, et moi aussi, impunément ennuyée. Et quoi, dans la préface de ma lettre, je vous demande pardon! Je donne aussi bien qu'eux dans le panneau, et, à leur exemple, je me mets en droit, en vous demandant excuse, de vous assassiner. Prenez-vous-en à vous. Il y a des jours que l'on se sent du penchant à ennuyer. Pourquoi me l'avez-vous

donné, depuis quatre mois que nous sommes ensemble? Je l'ai bien fait par mes discours, pourquoi ne le ferais-je pas par mes lettres? Je suis bien honteux d'avoir plus de considération pour des étrangers que pour des gens de ma famille à qui je dois toutes sortes de respects, car enfin depuis quatre mois Paniteuse et d'autres veulent absolument que je leur écrive, et j'ai assez d'honnêteté pour eux de n'en rien faire. C'est un grand mal, mais vous en êtes la cause. Et puis les rossignols ont tous les soirs à vous entretenir et à vous faire rêver. Que ce soit, madame, à des choses agréables! Croyez-moi, les choses qui déplaisent fatiguent assez d'elles-mêmes, sans en garder le souvenir. Et s'il nous faut de la mémoire, ce ne doit être que pour quelque chose qui plaise. Et souvent, par nos réflexions, nous faisons des chimères pour nous tourmenter. Voilà une belle moralité. Cela seul vaut le port de ma lettre, quand je n'aurais pas à vous dire qu'on parle ici publiquement de la paix, et que je

ne doute nullement qu'elle ne se fasse. M. de Turenne est allé en Frise. Les Hollandais ont achevé d'inonder leur pays. On ne saurait pas rien faire, si on n'attaque Maëstricht et Bréda. Ce qui persuade la paix sûrement, c'est qu'on ne hâte plus l'équipage de notre flotte à Brest, et que tout y languit; que les Espagnols font sortir leurs troupes des places. M. de Maleteste, avec qui je suis faufilé depuis deux jours, comme virtuose, dussiez-vous vous en moquer, dit hier qu'on mandait de La Haye: « La paix est faite. Notre pays est tributaire » de trois millions. » Cela serait bien glorieux au roi. Ils seront obligés, par le traité de paix, de venir prendre nos blés, et on me dit hier qu'ils devaient même bientôt partir pour cela. Je dînai hier à l'hôtel de Bouillon. La duchesse et le berger Michault doivent aller à Evreux dans quinze jours ou trois semaines. Cela veut dire: faites faire un plafond et meublez notre maison, car Michault a la dent mauvaise, et nous nous prîmes hier si rude-

ment que je ne crois pas que lui et moi soyons guéris de quinze jours. Ils seront deux jours à Fontenay. Adieu, belle, adieu. Baisez Madelon pour moi.

XVII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le vendredi.

Je suis enrôlé, ma princesse : j'ai bu à la santé du roi. Le fils du gros Thomas fut pris dans la chaleur du vin par Bosroyer, et il n'y va plus, comme il lui a fait, à moi, que d'être pendu, si je déserte. Et si, c'est dans la troupe d'un capitaine bien rigoureux, et qui ne me

pardonnerait pas, que je suis engagé. Le colonel Pansu m'a pris après un trait de vin, et m'a fait jurer d'être de la partie de Verteuil, avec M. de Marsillac. Vous savez que dès l'année passée, ils m'en avaient pressé. Je n'ai osé m'en dédire. Tout ce que j'ai pu faire est d'avoir mis en avant l'affaire des maladreries, et par là de pouvoir obtenir mon congé quand je voudrai. Car la proposition était de deux mois et demi. M. de Marsillac revient incessamment avec le chevalier de Larochefoucauld pour cette belle expédition. Il est parti de Maëstricht il y a deux jours, et sera ici le quinzième, se reposera cinq jours, et nous partirons le 20. Je prétends y rester trois semaines, et être revenu à Fontenay à la fin du mois d'août. Ce n'est là que le beau temps de la chasse, et tout le monde n'y viendra qu'à ce temps-là. Il n'y a sorte de plaisirs que mon ami ne me propose, mais avec tout cela, j'ai eu de la peine à m'y résoudre. Cependant n'être jamais bon à rien, et n'accep-

ter aucune partie paraît d'un certain air empêché, qui tourne à la fin en ridicule. Et puis, vous savez ce que c'est, pour moi, que le grand seigneur, et quoique mille ennuis m'attendent à la Terne, je m'y serai très-bien diverti, et le plaisir de faire des récits à tout le Hurepois, à vous toute la première, quoique fort résolue, n'est pas un des moindres, que je puisse avoir. L'abbé de Marsillac m'a dit ce matin qu'il me donnerait la permission de vous faire des relations, et d'enfler mes chalumeaux en votre honneur, au bord de la Charente. Il m'a même promis d'aider à travailler, et de me prêter la main pour les gentillesses et les petits vers que je prétends vous envoyer. Il n'a que faire de rire, vous en aurez ou je mourrai à la peine. Ces lieux enchantés donnèrent de l'esprit à Balzac, qui écrivait en l'honneur de qui ne vous valait pas. Que les échos de Verteuil vont perdre de leur réputation, car, assurément, je leur ferai bien dire des sottises! L'abbé de Marsillac est meilleur que jamais.

Il fait des histoires de l'abbé d'Estrades, qui ne peuvent pas passer. Je vous en réjouirai. Mais, de bonne foi, ce serait les gâter de les écrire, et je les réserve dans quatre jours d'ici, que je serai avec vous. Car je veux profiter du temps, et puisque j'ai à en être éloigné un mois, je m'en retournerai à Fontenay, au premier jour, jusqu'à tant qu'ils me mandent. Je vous donnerai, si vous voulez, rendez-vous à Villarceaux, pour y passer deux jours. Tout ce que je suis venu faire ici est de me faire prendre à la glu. Car, pour ma maladrerie, je fis hier après midi tout ce qui s'y pouvait faire. J'ai lu tous mes titres, et les ai donnés à mon avocat du conseil, nommé Breuille, qui a ceux de Vernon. Car Becquet est reparti il y a huit jours. Je fis hier mon rapport à mon avocat. Sur mes pièces il trouve mon affaire fort bonne, et avec du secours, je dois espérer de m'en sauver. Mais sans faveur, ni de celle de Vernon, ni d'aucun autre, je n'en donnerais pas cinq sols. Il espère la faire traîner jusques à la Saint-

Martin. Mais voyez, madame, ce que c'est que l'esprit du procès. A l'ouverture de mes sacs, j'en ai été pris avec tant de violence, que de quelque côté que la conversation tourne, je reviens aux maladreries, cite les réformations de Henry III, de Charles IX; cote les dates, et les présentations avec une telle rage, que l'abbé de Marsillac, que son malheur avait fait tomber, ce matin, entre Tallemant, qui a aussi un procès, et moi, a été contraint de nous mettre hors de sa chambre avec son manche à balai; et nous sommes allés jusques au cheval de bronze contant réciproquement notre affaire, sans nous apercevoir d'avoir fait un pas seulement; et assurance que notre droit était mutuellement infaillible. Et je me donne au diable, si un juge de bon sens ne nous condamne tous deux aux dépens. Est-il quelqu'un qui puisse après cela répondre de sa tête? Et puisque, moi, qui passe ma vie à faire une satire des plaideurs importuns, tombe dans le même panneau, et fatigue im-

TAYLOR INST. OXFORD

punément le public d'une aventure de ladres, jugez s'il est de folie dont l'homme le plus sage ne soit capable. Je soupai hier chez Mimeure, et assurément à petits coups fort souvent redoublés à vos appas et à vos grâces. Je me pris si fort de vin, que mes porteurs, qui ne le sont, grâce à Dieu, plus, attendu les foins, m'apportèrent tout endormi dans mon lit. Voilà deux heures; qu'elles sont importunes! Le soleil n'est guère galant, de ne vouloir pas aller au pas, un quart d'heure, pour obliger une honnête personne, qui a mille choses à écrire à une charmante princesse, et différer ce plaisir-là de vingt et quatre heures. Mais il vaut mieux que cela parte toujours, que d'en écrire davantage, et qu'ils ne partissent que demain. Je vous dirai seulement que M. de Glatigny et madame de Sainte-Croix me sont venus remercier, en robe détroussée, de l'affaire du chevalier. Le vieux Glatigny m'a embrassé dix fois, et j'ai vu sa peu tendre paupière devenir moite de joie, et verser des lar-

mes. Ils m'en ont l'obligation entière. Je garde la lettre du marquis de Béthune, là-dessus, que j'ai reçue hier, pour vous faire voir. Je l'ai montrée, vous vous doutez bien, partout. Il me semble, ma princesse, que nous avons du crédit à la cour. Que n'en ai-je pour faire quelque chose qui puisse vous plaire! C'est, assurément, la plus grande passion que j'aie. Vous devez compter sur un ami tendre et sincère en ma personne, et plein très-sûrement d'un respect infini et d'une estime entière, que rien qui vive n'est capable d'effacer.

XVIII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le 27 mai.

Point de lettres, grands dieux! l'ingrate m'abandonne à mon peu de mérite. Que l'abbé de Marsillac vous connaît bien! Combien y a-t-il qu'il vous a dit, à vous-même, que vous étiez menteuse, et à moi, que vous étiez friponne! Hors de toute sorte de plaisanterie, je

m'en aperçois bien, et je vous parle avec cette bonne foi dont je me pique tant. Ne vous moquez point des comédiens de la troupe du Mans dont parle Scarron. En me plaignant hier à mesdemoiselles de Larochefoucauld et à l'abbé de Marsillac de n'avoir reçu que deux lettres de vous, et quelles lettres! pour six ou sept qui ont assurément usé mon imagination, il me dit fort bien : Croyez-vous, monsieur, que cette personne-là songe que vous soyez au monde! Cependant à l'entendre, c'est une petite âme d'héroïne. Divin misanthrope, que tes connaissances sont profondes sur le genre humain! Pourquoi ne saurais-je profiter de tes dogmes? On s'entête des sentiments de Pythagore, et on va chercher la sagesse chez les sages de la Grèce; que ne t'écoute-t-on? Il n'y a que la rue entre nous deux, et si, je reste dupe et aveuglé. Que diable aussi tout le monde l'est aussi bien que moi, et me gâte sur votre chapitre. Je n'en trouve point, qui ne me demande de vos nouvelles, en me

disant du bien de vous. Je ne suis pas tout seul qui donne dans vos panneaux. Je n'entends de tous côtés, sinon qu'elle est jolie, qu'elle a l'humeur égale, qu'elle est aimable! La colère où je suis contre vous m'empêche bien dans le moment de dire aussi tout celui que je sais; mais j'écoute tranquillement sans croire y prendre part, et m'en reviens après chez moi, en faisant réflexion, comme un innocent, qu'il serait honteux à moi de n'écrire pas à une si honnête personne! Je jure par Fremond, divinité qui préside à l'argent comptant, que je ne verrai plus à Paris que l'abbé de Marsillac, jusqu'à ce que j'aie reçu de vos lettres. Que cela est vilain d'oublier ses amis! Il n'en est guère de sincères, et je le suis apparemment beaucoup pour vous. Croyez-le, puisque je fais tant que de le dire. Adieu, tout ingrate que vous soyez, adieu mille fois.

XIX

A MADAME DE CHAULIEU.

Mercredi.

Il ne faut jamais que le sage s'afflige par avance d'un malheur qu'il prévoit. La belle moralité à la tête d'une épître, mais que la suite va vous rendre agréable! Nous croyions que Paris serait désert cet hiver. Le roi éloigné, point de plaisirs, point de spectacles, et

nous ne nous retranchions, pour un louage excessif de maison, que sur la vue du Pansu. Il est vrai que jamais il ne s'en sera passé un si agréable. La cour revient dans quatre ou cinq jours, et les ordres sont envoyés pour faire revenir la maison du roi. M. le Prince revient aussi, et tous les régiments de faveur en garnison en France. Je crois que toutes les femmes vont faire allumer des feux de joie. Je fus hier souper chez les Montataires, où je suis sûr qu'il y en aura un d'allumé. Ce ne sera pas un des magnifiques de la ville, et quelque passion qu'ait la marquise de revoir son benjamin, il ne sera que d'un cotret. Ah! madame, si vous aviez vu le lièvre que j'y mangeai hier au soir, vous devriez perdre la curiosité d'en revoir de l'espèce. Un agneau de six mois, le cabri de Mimeure, les bêtes prodigieuses de Villarceaux sont des ortolans auprès. La pauvre bête était morte de vieillesse et de caducité, et l'arme à feu n'avait point eu de part à son homicide. J'y vis six

ou sept femmes avec des manteaux. On les porte quelques-uns comme votre jupe jaune; d'autres de brocard de cent mille façons, sans argent dedans, et même le bonhomme Serrecul tiendra encore sa place. Madame de Choiseul en avait un quasi de même. On est en deuil avec des jupes d'hermine. Je vis hier la femme de Langlade aux Petits-Augustins, ajustée et suivie d'un cortége de laquais assez nombreux. Je viens de jouer chez M. de Marsillac avec Bréauté, qui est rudement poursuivi de plaisanteries. Il n'est pas ici tout à fait si goguelu, comme quand il coupa la main au meton, et je parierais qu'il laisserait tourner la salade avec les doigts au chevalier de Marbeuf. Les Montataires me firent mille amitiés pour vous, et elle me dit que, cet hiver, il fallait bien manger son chapon souvent ensemble et jouer; ce que je trouve trop raisonnable pour ne pas régler le reste de ma vie. Quand la repasserons-nous ensemble,

comme nous faisions avant que l'ambition en fût tvenue troubler les douceurs!

J'écris, tous les ordinaires, à M. le chevalier de Vendôme, et j'en reçus hier une lettre d'auprès d'Heidelberg, qui était déjà la réponse à celle que je lui écrivis de Hambourg. M. Bidal, ministre du roi à Hambourg, est notre correspondant, et il ne manque jamais à faire tenir réciproquement nos lettres. Mon Prince me fait mille amitiés. Je ne doute pas que, si ma bonne fortune faisait naître une occasion, il ne me fît du bien. Je n'ai point écrit que de Calais à madame la duchesse. Est-il un mortel qui le peut faire, des wirthshaus et des casemates, funestes habitations des voyageurs, où bien loin de trouver de l'encre, tout y manque, jusques au pain. Je vous prie très-humblement de l'assurer d'une continuation de respects très-profonds et de beaucoup d'attachement très-sincère pour elle. Quand il n'y aurait que l'amitié qu'elle a pour vous et la manière dont elle en use, en pourrais-je avoir

trop pour elle! M. le duc de Vendôme joue à l'oie ou met la patience de Marotin à bout par ses emprunts. Voilà ce qui l'empêche de songer à moi. Je l'attaquerai, assurément cet ordinaire, d'une épître de plaisanteries pour lui rafraîchir la mémoire, du puits et de la prison. A ne rien dissimuler, je vous avoue qu'au milieu de mes honneurs et de ma faveur naissante, quand je songe combien de perdreaux et de cailles on va tuer à Fontenay, quelles scènes s'y vont passer et quels en seront les acteurs, les plaisirs d'Évreux et les bacchanales d'Anet, j'ai besoin de toute mon ambition pour m'ôter les pensées et les souvenirs de tant de choses agréables qu'on perd. Au reste, je suis au désespoir de mon prieuré. Donnez-le, je vous en conjure, à quelque prix que ce puisse être. Je suis ruiné, vous le voyez bien. Je vous avoue que j'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'écrire à ma mère une lettre qui marquât mon chagrin. De toute l'année passée, je n'ai tiré que sept cents

francs, et vous me mandez que je n'ai que quatre cents boisseaux de blé à vendre; ce n'est, à quarante sols, que huit cents francs. Le moyen de subsister? Je suis abîmé sans ressource. Je fais de la dépense à Paris. Voilà deux voyages en six mois, qui coûtent des sommes immenses. Huit cents livres de rente perdues à Verneuil. Je vous avoue que je suis dans les termes du désespoir, et je ne vois point de ressource pour moi. Au moins, ma mère devrait-elle entrer en quelque sorte de considération là-dessus. Je serai fort aise que vous lisiez ceci à monsieur le curé; je vois bien que le noble achèvera de me ruiner. Au nom de Dieu, donnez mon prieuré, et faites faire de l'argent, de tout ce qui y sera qu'il ne soit point diverti. Les labours, les semences et tout le harnais monteront à quelque chose. Qu'on en tire de l'argent comptant; car, si on le remet à payer par années, je ne m'en sortirai point, et il faut présentement passer carrière, et avoir de l'argent, pour attendre un

meilleur temps. Je vous conjure de faire payer le Rolet dès qu'on pourra. Je lui écris, comme si je pensais qu'il le fut. Bréauté a-t-il résolu de ne me donner jamais un sol, après toutes les paroles qu'il m'a données? Il y a trois années d'échues. Il faut tâcher de sortir d'affaire avec les Martrais et Bois-Olivier, et Campagnolle surtout.

XX

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le dimanche.

Vraiment je suis bien scandalisé qu'on me préfère des rossignols. Encore pour le chant, je n'ai rien à dire. Ce n'est pas que quelquefois, je m'abandonne à des fredons qui ne sont pas trop à mépriser; mais interrompre brusquement une lettre qu'on m'écrit, et me frustrer

de mille gentillesses, qu'il me semble que je goûterais bien, je ne peux pas vous le pardonner. Allez, ils me le payeront, et je suis sûr que, si j'étais sur les lieux, la douceur et l'agrément de ma conversation vaudraient bien leur languissante symphonie. Et, comme on se flatte, je vous la ferais bien quitter. Vous les aimez trop pour mériter que je vous écrive autrement qu'à mon procureur. Je vous dirai donc que j'ai reçu ce matin l'honneur de la vôtre du 19 du courant, où pour réponse j'ai parlé à monsieur Jouy et à monsieur de Glatigny. J'ai donné la lettre de mon frère au premier. Il a été assez surpris, mais il n'y a pas le mot à dire. Il convient de rabattre ce que portera la quittance, et le vieux sacre en convient aussi, c'est une affaire faite, en représentant la pièce justificative. J'ai rencontré le marquis de Mouy, avec qui j'ai causé longtemps. Il m'a dit qu'on ne parlait en Normandie que de vos bombances et de vos dépenses de cet hiver. Il m'a dit qu'il me viendrait trou-

ver demain pour me parler d'une affaire de conséquence, à ce que j'en ai pu connaître. Berrier lui a fait proposer d'acheter la Feuillée; mais n'en parlez pas, et il me faut faire faire quelques pas pour cela. Je vous manderai ce qu'il m'aura dit. Il plaide ici avec Riberpré et des Bordes. Tout le monde est parti, consolez-vous. Il y a trois jours que madame de Cauvigny a gagné Bernières. La vieille Sainte-Croix débarqua hier, porteuse d'un mouchoir pointu qui vous aurait assurément fait pâmer de rire. L'abbé du Buisson m'a dit ce matin (je cite mon auteur qui est bon) que le roi était parti de Courtray, et qu'il avait pris des vivres pour deux jours, et même amené les équipages de tous les gens qui étaient avec la reine, pour s'en servir, dans une diligence, et dans l'expédition d'une affaire importante. Il est allé camper le long du canal de Bruges. Les Espagnols ont retiré leurs troupes de Maëstricht. Par le traité de Brandebourg, on laisse Vezel au roi. Voilà les Estrades à cou-

vert. Traitez-moi de novice en politique, combien lui ai-je dit de fois. On attend des nouvelles d'un combat naval : si une des flottes tombe séparée, entre les mains des Hollandais, je ne donnerais pas plus que Panleuse voulait faire de la langue de Villarceaux, de tout ce qui la composera. Il est faux que Ruyter ne l'ait pas montée. Tambonneau m'a montré ce matin une lettre de son frère, de Cadix, qui y est avec huit vaisseaux de guerre, pour en chasser neuf Hollandais, qui sont retirés dans le port, avec dix-huit millions qu'ils portent à Amsterdam, et qui attendent une escorte pour passer. Le frère de Tambonneau, morbleu! veut combattre, il a raison ; au moins ne craint-il point le visage. Si son frère aîné Michaut s'était trouvé l'année passée en pareilles noces, je crois bien qu'il aurait eu grand'peur. Il mande, quoiqu'on en dise de la pauvreté des Espagnols, que la flotte des Indes a apporté cette fois quatre-vingt dix-huit millions ; cela est beau, et comptez que la nouvelle est sûre.

Adieu, vous êtes obéie, voilà des nouvelles de la manière que vous les souhaitez. Je suis, de bonne foi, pris du hemvé. Adieu.

XXI

A MADAME DE CHAULIEU.

Aux Bordes, le 14.

Il y a huit jours aujourd'hui que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, madame. Nous avons marché par un pays où six lieues font une grande journée, et de la paille, un bon lit. J'ai habité des lieux qui n'étaient connus qu'à des charbonniers de Nivernais, et

tout ce que vous avez entendu raconter d'affreux, de persécutions de puces, et d'autres bêtes immondes, n'ont point approché de celles que j'ai essuyées. Encore si la poste y avait passé, le plaisir de vous conter mes maux les aurait soulagés, et celui de vous écrire aurait occupé du temps qu'il a fallu que j'aie abandonné à un repos fort interrompu. Enfin, après de si grands hasards, nous étions arrivés ici il y a quatre jours; et jamais Israélite, après les déserts d'Arabie, n'avait trouvé la terre de promission avec tant de joie que nous avions fait les Bordes. On y mange quatre fois par jour, on y dort vingt heures, et il n'y a point de lit que le sommeil n'ait fait de ses propres mains. Que je vous ai souhaitée, pour satisfaire votre rage des chaises percées! Chaque chambre a la sienne, de velours avec des crépines, et un bassin de porcelaine, et son guéridon pour lire. Le marquis de Béthune a fait apporter la sienne auprès de la mienne, et nous passons les jours dans ce

lieu de délices. Il n'y a point de constipé à qui une chaise comme cela ne donnât de diarrhée, et dût le Rolet, ennemi déclaré de la chaise percée, et que j'ai entendu une fois appuyer son opinion d'une dispute fort aigre contre nous, en enrager, j'en aurai une dès que je serai de retour. Je ne sache que Montaigne et moi, qui ayons traité le chapitre d'une chaise percée aussi longtemps. Mais, de bonne foi, la force de la vérité m'emporte. Au milieu de tout cela, il est arrivé la plus désagréable chose du monde. Le marquis a été pris de la fièvre, il y a deux jours. Elle est tierce, car elle le reprend à l'heure qu'il est. Son accès a été épouvantable. Jugez de l'état où je suis. Sa femme est sur une branche sèche à gémir, et moi, je l'avoue, je tremble. Car, après dix sept mois de campagne, une maladie est bien dangereuse pour un corps affaibli et changé autant qu'il est. Et Gentil, notre voisin, en est mort d'une pareille. Je n'envisage cela qu'avec horreur; car, assurément, je verrais finir des

espérances qui ne sont point vaines, et je ne crois pas que je me résolusse de ma vie à retenter des chemins de fortune qui sont fort pleins de désagréments. Je serais reparti avant hier en poste, comme j'avais médité, sans cela, mais il m'a demandé de ne le point quitter qu'à Paris ; et, quelque ennui que j'eusse, j'ai sacrifié mon plaisir à la dernière tendresse et confiance que me marque un homme que j'aime fort, et dont j'attends toutes choses. Nous partons demain d'ici pour aller à Nevers, d'où nous repartons pour Paris. Je n'y serai qu'un jour, et je vous avoue que le temps ne m'a jamais paru si long que depuis que je suis parti. J'ai un million de choses à vous dire, que je ne veux pas exposer sur du papier. Ils reçurent hier un fagot de lettres de la cour et de Flandres. Tout s'y dispose à la guerre et à une rupture avec les Espagnols. Au reste, j'ai acheté une jument du marquis de Béthune, cinquante francs, que j'envoyai, en partant de Villeneuve, à Paris, chez moi. Je vous prie

très-humblement d'envoyer un laquais la querir. Elle me ruine là, et je lui avais laissé, croyant n'être que six jours à mon voyage. Monsieur de Chaulieu, à qui je fais, avec votre permission, mille compliments, me dira si les bretons lui reviennent à aussi bon marché. Adieu, ma belle princesse, je ne saurais pas vous dire l'impatience que j'ai d'être à Fontenay. Ne m'oubliez pas absolument. Je le mérite, par tous les respects et les sentiments d'amitié dont, quand on est de bonne foi, on peut être capable. Et je vous assure que vous devez être contente de moi. Que j'ai de choses à vous dire qui vous plairont! J'en ai fait pour vous, dont je suis satisfait; et par là, vous le devez être, car, ma foi, je suis là-dessus fort délicat. J'ai parlé aussi pour ma belle Madelon à monsieur l'abbé de Ponsigny, qui est la fleur de nos amis. Adieu mille fois, madame, adieu.

Monsieur et madame de Béthune me chargent de vous faire mille compliments à tous deux.

XXII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, le 20 novembre.

J'ai trouvé hier le bonhomme al Pio plus dévergondé que jamais. Il ne parle plus que de jeu et de plaisirs; je n'ai jamais vu un si grand changement. Il a rompu la gourmette, et le manche du couteau est plus petit qu'une fourmi. Cela va même jusques aux dernières

indifférences; on couche chez les baigneurs, et on n'en revient qu'à quatre heures après minuit. Vous jugerez par là aisément que les temps sont fort changés. Il ne se parle plus d'affaires, et je pouvais bien n'être pas si inquiet. On ne m'en a pas dit un mot, et on ne pense non plus au retour du Nord que s'il ne devait jamais arriver. Ce qui me paraît seulement, c'est que Picoton et la rivale de la louve pourront bientôt se brouiller à la mort, et faire quelque éclat désagréable. Cela n'est point conforme aux intéressés, pour cent raisons, que je ne peux vous dire sans chiffre.

Monsieur le marquis de Béthune est plongé dans les fureurs de la bassette. On n'en jouit plus. Il est toujours chez madame la Comtesse. Il gagna hier trois cents pistoles. Le nombre des acteurs se montait à dix-sept ou dix-huit, entre lesquels brillaient monsieur et madame de Bouillon, et monsieur de Vendôme, lequel, suivant son train ordinaire, perdit, au moins, la moitié de l'hôtel de Vendôme. Je n'en suis pas

fâché. C'est une juste rétribution de Dieu, qui le punit de toutes les méchantes plaisanteries qu'il a faites sur la maladie de monsieur de Chaulieu. Il a trouvé à propos de dire qu'il l'avait vu vomissant sur son lit, avec une paire de brassières rouges, qui lui servaient de camisole, et lui a fait le reste de son déshabillé à proportion. Cela émut une grande noise chez madame la Comtesse, qui prit l'affaire sur le sérieux, et dit à monsieur de Vendôme que cela était fort vilain, et d'une âme de chien, de plaisanter du mal de ses amis. L'affaire se discuta devant toute la France, et cela ne se termina qu'après deux heures de dispute. Monsieur de Béthune, en entrant hier chez madame la Comtesse, leur dit qu'il venait de me voir en tapinois, arrivant de la campagne. Là-dessus, on envoya vingt courriers pour m'avoir; mais, comme j'étais fait comme un diable, et que toute la cour y était, je n'osai comparaître. Voilà un laquais de madame de Bouillon qui vient me conter des pouilles de leur

part, et me menacer de toutes sortes de mauvais traitements, si je ne vais à l'hôtel de Bouillon dans ce moment. Je n'ai pu faire autre chose que de le prier de rapporter à madame la duchesse l'état où j'étais, qui était d'être nu, comme ma main, dans une robe de chambre. S'il lui rapporte fidèlement ce qu'il aura vu, je ne doute point que l'on ne me revienne querir encore quatre fois. J'ai fait dire doucement à monsieur de Vendôme, par son ami monsieur de Béthune, qu'il pouvait compter que je le chargerais, fort ou faible, dans toutes les bonnes compagnies de Paris, pour toutes les infamies qu'il a dites depuis six jours des Braqmars et de moi par les cours de Versailles. Songez que vous perdez mille moments précieux. Jamais hiver ne s'est préparé pour vous comme celui-ci. Hâtez-vous de venir. Vous êtes fort souhaitée; votre ami monsieur de Béthume vous attend avec impatience, et demande fort de vos nouvelles.

Tout ceci n'est pas le pis. L'amie de cette

dame à qui Bailli veut vendre son ours est rudement assiégée par dix ou douze rivaux de Pio, et l'on me dit hier que l'on croyait immanquablement la place prise. C'est par un trousseur de profession. Ayez de l'esprit! La demoiselle qui a le pied si petit me parut hier fort malcontente, et me dit qu'il était brouillé avec la bonne tante. Je crois, entre nous, qu'il pourrait bien y entrer un peu de jalousie. Monsieur de Béthune me dit qu'il faudrait que vous fussiez ici, et quand vous y viendrez? Je lui répondis que ce serait dans huit jours. Je reçus hier sept ou huit lettres de Pologne. On me mande que le roi s'était fort plaint de ne point recevoir de mes nouvelles. Cela est assez glorieux pour vous, sans vanité. Si je ne voulais aujourd'hui faire un peu voir mes lettres, je vous les enverrais, et vous liriez la relation que m'envoie le comte de Maligni de tout ce que le roi a fait.

Ah madame! ah madame! je suis effroyable, je n'ai pas un cheveu. On vient de me raser,

et de me mettre la perruque. Elle ne me messied point, et on me flatte dans six mois d'une tresse naissante, qui le disputera à monsieur de Chaulieu et à madame de Bouillon. Adieu, ma belle princesse, je vous embrasse de tout mon cœur. Croyez que vous n'avez personne au monde qui vous honore, et qui vous aime tant que moi.

XXIII

A MADAME DE CHAULIEU.

A Paris, mercredi.

M. de Luxembourg fut jugé hier, et renvoyé entièrement absous. M. de Besons opina une grande heure, et conclut enfin à une pleine justification. Il a même écrit une grande lettre au roi, pour lui dire que l'innocence de M. de Luxembourg avait paru toute entière. M. de

Valence est parti tantôt pour aller à Fontainebleau porter la nouvelle, et l'on attend l'ordre pour le mettre hors de la Bastille; après quoi il ira saluer le roi à Fontainebleau, et il sera, apparemment, tout ce qu'il était auparavant. On a donné congé à mille autres prisonniers qui étaient à Vincennes. Madame de Carignan écrivit au roi, la veille qu'il est parti pour Fontainebleau, pour le retour de madame la Comtesse. Il n'y a point encore de réponse. Peu de temps nous feront voir ce que nous devons craindre ou espérer pour la destinée de ces pauvres femmes.

M. le grand prieur n'a reculé que pour mieux sauter. Il passa hier la nuit avec la nymphe, et s'ajusta avec un soin qui me donna de la compassion, à lui un grand ridicule, et à tout Paris le sujet ample de brocards et de discours. Fallait-il publier qu'il ne reviendrait de six mois à Paris, et qu'il voulait habiter les campagnes, comme un Tartare? Pourquoi annoncer des choses qu'on ne peut soutenir? De

bonne foi, j'ai de la pitié. Et qui aurait des sentiments de vengeance contre ce bon prince, en vérité, en serait bien vengé. Je pardonne les faiblesses, l'homme le plus sage en est capable; mais il faut être fou pour les montrer au public. Tout le monde l'attendait à ce retour, et l'on était affûté au passage. Plus de quarante personnes m'ont demandé à l'Opéra s'il l'avait revue ou s'il la reverrait. Ce n'a pas été sans me conter les manières qu'elle avait aux Tuileries, pendant qu'il était dans les déserts. Elle n'était pas si chagrine que lui, et elle s'est promenée, jusqu'à minuit, tous les jours avec ses roquets. Quelle étrange destinée pour cet homme, et quelle est la bizarrerie de l'amour, de ne point joindre des gens qui s'aimeraient de si bonne foi! Pourquoi donner de l'indifférence pour ce qui vous aime, et de l'amour pour ce qui ne se soucie point de vous? Mais ce n'est pas à moi à parler de cela. Et si je me croyais, j'écrirais autant qu'Ovide là-dessus.

Madame de B. est arrivée depuis trois jours à Vichy, à ce que m'a mandé *** [1] ce matin. J'avais envoyé voir s'il n'avait point de lettres pour moi. Il y a un mois que je n'en ai reçu. Apparemment, il a passé quelque vision par la tête de la bonne dame; car, en lui ayant écrit aussi régulièrement que je l'ai fait, il n'est pas naturel qu'elle ne m'ait point fait de réponse. Je vous écrirai régulièrement de Fontainebleau, et par le plaisir que je sais que cela vous fera, et pour vous dire le parti qu'il y aura à prendre pour voir madame de B., car nous serions perdus à jamais sans cela. Il ne faut pas, pour un peu d'incommodité de plus, perdre des amis que l'on a eu tant de peine à faire, et encore plus à conserver, de l'humeur dont ils sont.

Nous dînons tous les jours au cabaret.

Le reste du temps se passe au mail, le soir chez madame Gorgan. Vous voyez bien que

[1] Le nom est illisible.

rien, au moins, n'est changé à la vie des bons princes. J'ai vu mes meubles achevés. Ils sont d'une magnificence et d'un goût qui m'a charmé. Je tâcherai à faire meubler mon appartement pour votre retour, afin de vous en faire un présent, si vous en avez envie; car, vous savez, il y a longtemps que vous avez dit hardiment à d'honnêtes gens, que vous l'auriez quand vous voudriez, et il n'y a rien de plus vrai. Adieu, belle mignonne, adieu; écrivez-moi à Fontainebleau, car de tous les plaisirs de la cour, je n'en trouverai point de plus grand que de recevoir de vos nouvelles.

Faites bien des amitiés à votre mari, et lui dites qu'il a été cité partout comme le plus hardi tiers de longue paume qui soit à Paris. Qu'il fasse accommoder les carrés qui sont devant nos appartements.

XXIV

FRAGMENT DE LETTRE A MADAME DE CHAULIEU.

On dit qu'on envoie beaucoup de troupes en Flandre, et qu'on est à la veille d'une guerre affreuse. Nous ne doutons point, qu'à l'heure qu'il est, par nos lettres, le combat ne soit donné présentement entre le vicomte et monsieur de Montecuculli. A propos de guerre,

j'ai parlé au marquis, de Cerceus. S'il veut servir, il ne saurait jamais être mieux qu'avec cet homme-là. Il lui fera son parti raisonnable, et comme je voudrai. Ce n'est pas un affamé comme monsieur de Bouillon. Il lui payera son cheval, et il aurait l'agrément de venir avec nous en Flandre, si cela se faisait. Mandez-lui, s'il vous plaît, afin que je trouve sa réponse en arrivant à Fontenay. Adieu, divine princesse, que j'ai de choses à vous conter! Six jours et six nuits n'y suffiront pas; et de l'humeur dont je vous connais, qu'il y en aura qui vous plairont! Je le souhaite bien, au moins, et que vous croyiez que j'attends cela avec toute l'impatience qu'on a de revoir ce qu'on estime et ce qu'on aime le plus tendrement de tout ce qui est au monde.

XXV

LETTRE ADRESSÉE A L'ABBÉ DE CHAULIEU
(placée, sans signature, à la suite du manuscrit).

A Paris, le vend. 12 de septembre.

Feliciter, faustè, sanè et jucundè vivas in Tusculano tuo, ab omnibus gratis, sed periculosis pernoctatoribus semotus. Timebat Tullius incipere insomnis in Tusculo suo; tu vive in tuo, sœpius dum saluti tuœ curabis. Si vis ergo te non absentem defleamus, fac te reducem,

hilarem, latum, sanum, et sine podagrâ expectemus.

Voilà bien peu de latin, cependant promettez à Campistron l'appartement qu'il demande, s'il vous en envoie autant de son crû. Vous ne risquez rien.

Je commencerai ma lettre, monsieur, par l'exécution des ordres que j'ai reçus de Bodot. Il a remis, ce matin, du fruit à la carriole de Gisors, et nous donne avis que, pour la mi-semaine prochaine, il aura de quoi vous envoyer la charge de deux chevaux. Prenez, s'il vous plaît, vos mesures là-dessus.

Vous vous aperçûtes peut-être, quand vous sortîtes samedi de chez madame de Vendôme, qu'elle me rappela. Ce fut pour m'ordonner d'aller le lendemain à deux heures lui lire la comédie du Muet. J'entrai chez elle comme les deux heures sonnaient. Point de lecture. Elle attendait madame la Princesse, qui vint la prendre pour la mener à Maubuisson [1]. Et

[1] Abbaye de Maubuisson, près Pontoise. L'abbesse de

comme j'eus l'honneur de lui dire, son entorse ne lui serait de rien. Je ne remplis le temps de la conversation, jusqu'à l'arrivée de madame la Princesse, que de contes sur mon cousin, ou le triomphe, ou de choses sur monsieur le grand prieur. Je partis pour Suresne de mon côté, et j'en revins le mercredi, parce que madame de Vendôme devait revenir. J'eus l'honneur d'aller hier lui faire une très-longue cour à sa toilette, et comme je suis une espèce de vieux fou, assez sage pourtant, quand il le faut, à qui l'âge, la poésie, le privilége de vieux domestique, permettent une certaine hardiesse, sans conséquence, ma foi

Maubuisson, était Anne, Louise, Hollandine, fille de Frédéric V, électeur palatin, élu roi de Bohême en 1619. Elle était sœur du père de madame la Princesse, de la mère de l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre; fille de la sœur du roi d'Angleterre Charles Ier, et grand'tante de l'impératrice Amélie, femme de l'empereur Joseph. Madame la Princesse lui était extrêmement attachée et allait souvent la voir.

je ne lui mâchai point ce que je croyais qu'il fallait faire de concert avec la cour de Sceaux pour le retour de monsieur le grand prieur. S. A. me donna une audience très-favorable, et me parut entrer dans tout ce que je dis. Dieu veuille qu'elle y pense sérieusement! Elle partit hier au soir pour Sceaux, d'où elle ira à Anet. Quant à monsieur de Vendôme, il arriva le 1er de septembre à Bayonne, prêt à y manger un jambon et en parfaite santé. Son premier soin fut d'aller faire la révérence à la reine douairière. De là il fut au cours montrer Héraclius au peuple qui l'attendait. Au sortir du cours, Héraclius eut un très-petit frisson et une émotion de même, qui méritait mieux le nom de fréquence de pouls que celui de fièvre. Il s'endormit jusque vers la mi-nuit, qu'il s'éveilla et vomit un peu. Il se rendormit peu après, et le lendemain il se porta aussi bien qu'il eût fait de la vie. Il avait été longtemps enfermé avec monsieur de Noailles. Il reçut des lettres d'Espagne, les plus obligeantes

du monde, et vous trouverez, ci-jointe, une copie de celle de la reine. Il dépêcha un courrier à Madrid, jusqu'au retour duquel il se tiendra à Bayonne. Monsieur de Noailles en dépêcha un à la cour, qui a porté des lettres à madame de Vendôme, etc., etc.

On a dit que le roi avait envoyé le cordon bleu à monsieur de Noailles.

L'abbé Dubos va faire un voyage d'une quinzaine avec le président Maisons. Il m'a assuré qu'il vous écrirait, avant son départ, sa gazette. J'ai été bien combattu si j'irais à Anet. Mais je vous avoue que je n'ai pu surmonter la répugnance de me trouver en un lieu où le chevalier d'Aunay, Crozat et Campistron (en certains sens pire que les autres, car il est plus indiscret), triompheraient. Voilà une parenthèse du style du cardinal de Bouillon. C'est dommage que je ne sois son secrétaire. Joignez à cela qu'on ne me paraissait bien souhaiter que j'y allasse. Mais je ne voyais pas qu'on songeât à m'y mener, et je suis las de

faire sur mes crochets des voyages où je ne vois pas une utilité sûre. J'ai l'honneur d'être, avec mon même respect, de vous, et de toute votre maison que j'assure de mes très humbles obéissances.

FIN.

Od
20.

69705082